

Livrez-Moi Votre Coeur

Barbara Cartland

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Barbara Cartland

Livrez-moi votre cœur



Livrez-moi votre coeur

Barbara Cartland

Éditions J'ai Lu, n° 3421, novembre 2003.

Titre original : Stand And Deliver Your Heart

Traduit de l'anglais par Isabelle Tolila.

Copyright : Cartland Promotions, 1991

Copyright : Éditions J'ai lu, 1993, pour la traduction française.

Adaptation : Petula Von Chase

Note de l'auteur.

Au XVIII^e siècle, le banditisme de grand chemin se répandit à tel point qu'aucune grande route n'était sûre pour le voyageur. Souvent imaginés comme des êtres romanesques, les bandits de grand chemin étaient en réalité, pour la plupart, des brutes de la pire espèce, qui tuaient ou torturaient leurs victimes.

Comme je le retrace dans ce roman, certains étaient issus de familles respectables et avaient une parfaite éducation.

William Parson, fils d'un baronnet, avait suivi des études à Eton et servi dans la Marine royale. Quant à Simon Clarke, il portait lui-même le titre de baronnet.

Mais ils se comportèrent plus humainement que Dick Turpin, le plus idéalisé des bandits de grand chemin, dont la cruauté n'avait d'égal que le manque de scrupules.

Certains échappèrent au gibet, mais la plupart furent pendus à Tyburn qui, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, offrit le plus barbare des spectacles.

Les curieux y accouraient par milliers pour assister aux pendaisons, les nobles occupant les coûteuses places assises du premier rang, tandis que le peuple, amassé derrière eux, se battait féroce pour avoir le meilleur point de vue possible. Dans cette cohue, il arrivait souvent que des spectateurs aient un membre brisé ; certains y perdirent même la vie.

Tyburn faisait aussi office de champ de foire, où avaient lieu des spectacles tandis que différents camelots proposaient leurs marchandises.

En 1789, les gibets furent déplacés de Tyburn à Old Bailey, la cour d'assises de Londres, mais comme les pendaisons restaient publiques, la situation ne s'améliora guère.

1 : 1817.

C'était une magnifique journée de printemps. La plus splendide qu'ils aient eue depuis longtemps, pensait Vanda en se promenant dans le bois. Les primeroses et les violettes venaient d'éclore au pied des arbres, et les oiseaux ne cessaient de chanter.

Vanda adorait chevaucher dans l'immense parc entourant Wyn Hall. Durant cette période de guerre, le vieux comte de Wynstock étant cloué au lit par la maladie, et son fils parti combattre Napoléon, M. Rushman avait la charge du domaine. C'était lui qui avait permis à Vanda de venir là autant qu'elle le voudrait.

"Ce sera agréable de voir quelqu'un de jeune au domaine, avait-il dit. Et vous n'aurez pas besoin d'emmener un valet avec vous."

Cela lui importait plus que tout. Quand elle sortait à cheval, que ce soit pour une course ou une simple promenade, son père insistait pour qu'elle fût toujours accompagnée.

Tous deux vivaient en bordure de Wyn Park, à l'extrémité du village. Elle n'avait donc qu'à traverser la route et à pénétrer dans la futaie pour être libre.

Mais la guerre venait de s'achever, et les choses allaient changer. Au retour du jeune comte, elle n'aurait plus le loisir de se promener sur ces terres comme si elles lui appartenaient.

Le comte de Wynstock, dont elle gardait un souvenir très précis, avait hérité du titre trois ans auparavant. Il s'était distingué à la bataille de Waterloo et avait reçu la médaille de bravoure. Puis il avait rejoint le duc de Wellington dans l'armée d'occupation.

À présent, les soldats démobilisés commençaient à rentrer par milliers en Angleterre. Mais le comte n'avait pour l'instant donné aucun signe de vie. Peut-être déciderait-il de ne jamais rentrer, ne put s'empêcher d'espérer Vanda.

Elle se dirigea vers le centre du bois, dans une petite clairière où personne à part elle ne s'aventurait jamais. Là, étroitement entourés d'arbres, se trouvaient les vestiges d'une vieille chapelle.

À une époque lointaine, elle avait abrité un moine retiré du monde qui avait fait vœu de protéger les oiseaux et les animaux sauvages. De nombreuses légendes racontaient les bienfaits de ce très saint homme : comment il avait sauvé d'une mort certaine des renards tombés dans des pièges, comment il avait recueilli des chats, des chiens et des oiseaux blessés, la plupart du temps remis entre ses mains par des enfants. La légende disait aussi que ses prières et le seul contact de ses mains non seulement guérissaient ces malheureuses

bêtes mais les rendaient plus solides et meilleures qu'elles ne l'avaient jamais été.

La minuscule chapelle qu'il avait lui-même construite était maintenant en ruine. Les villageois croyaient que son fantôme hantait les bois, et frémissaient à la seule idée d'y pénétrer.

- Comment pouvez-vous avoir peur d'un saint ? avait un jour demandé Vanda à une vieille femme du village.

- Pour sûr que c'était un saint, mais j'ai quand même pas envie de voir son fantôme, lui avait-on répondu.

Les habitants de la région évitaient donc soigneusement le Bois du Moine, ce qui permettait à quelques jeunes garçons téméraires d'y braconner en toute tranquillité. Et, pour sa part, Vanda n'y voyait pas grand mal.

Depuis le départ du comte, plus personne ne chassait les faisans et les pigeons. Les pies et les geais, que les gardes-chasse jugeaient nuisibles, vivaient et se reproduisaient en toute liberté. Ainsi, Vanda profitait pleinement des joies de la forêt, et appréciait de se retrouver seule dans la nature, sans être dérangée. Elle écoutait le bourdonnement des abeilles, le frémissement des lapins sous les feuillages, le chahut des écureuils cherchant les noisettes.

Parfois, elle avait l'impression que des arbres s'échappaient des mélodies qu'elle essayait de garder en mémoire pour les jouer ensuite au piano. Sa mère ayant été une pianiste de grand talent, Vanda s'était efforcée de l'imiter depuis sa plus tendre enfance.

Elle songeait à cet instant à composer un | hymne au printemps en entendant l'air que lui offraient les arbres.

Soudain, un bruit bizarre troubla sa rêverie, un bruit qui semblait étranger et vulgaire dans cet environnement enchanteur. Elle tira sur les guides. Son père avait toujours eu une écurie d'une exceptionnelle qualité; Vanda n'avait donc que l'embarras du choix, mais Kingfisher était son préféré. Réagissant immédiatement au mouvement des rênes, l'animal s'immobilisa.

En scrutant entre les arbres, Vanda eut la surprise d'apercevoir des silhouettes dans la clairière où personne ne s'aventurait jamais. Le bruit qui s'était élevé un peu plus tôt n'était autre qu'un rire grossier. Tendait l'oreille, elle perçut alors nettement les voix des inconnus. Manifestement, ils n'étaient pas de la région : les habitants de Little Stock, le village attenant, parlaient avec un inimitable accent traînant. Son père et elle s'étaient souvent amusés à imiter leur façon comique de s'exprimer. Mais pour l'heure, elle aurait de loin préféré entendre cet accent familier plutôt que les voix rauques de ces inconnus dont la rudesse lui déplaisait. En fait, elle commençait à éprouver une inexplicable peur.

Qui étaient ces gens ? Comment osaient-ils profaner aussi

bruyamment ce lieu sacré, et pénétrer avec autant de désinvolture dans le domaine privé du comte de Wynstock ? Il s'agissait sûrement de voyous venus d'un autre village, mais lequel ?

Mieux valait ne pas tenter de résoudre ces énigmes, pressentit Vanda alors qu'un autre rire s'élevait, suivi d'un échange de voix rocailleuses. Bien qu'elle ne saisît pas le sens de leur discussion, elle put estimer qu'ils étaient au moins trois.

Décidant de faire demi-tour, elle reprit le chemin couvert de mousse par lequel elle était venue.

Quand elle se fut suffisamment éloignée, la sérénité de la forêt l'entoura à nouveau. Mais une colère sourde continuait de l'habiter. L'idée que des étrangers aient violé l'intimité de ces bois lui était insupportable. Pourquoi ces hommes étaient-ils venus ici ? Que recherchaient-ils et qu'est-ce qui les amusait tant ? Les questions resteraient sans réponse, pensa-t-elle. Mais une seule chose lui importait : que ces inconnus partent pour ne plus revenir.

Il lui vint soudain à l'esprit qu'ils pourraient s'attaquer à la demeure du comte. Wyn Hall était un superbe exemple de l'architecture des frères Adam. Elle avait été achevée au milieu du XVIIe siècle, sur le site d'une construction beaucoup plus ancienne.

La lignée des comtes de Wynstock remontait à Henri VIII. Ils avaient prospéré au fil des siècles et amélioré progressivement leur demeure ancestrale. Comme ils avaient aussi acquis de nombreuses terres, le jeune comte était à présent à la tête d'un magnifique domaine.

Vanda, ayant été élevée à l'ombre de sa magnificence, éprouvait un profond attachement pour Wyn Hall. De même, elle avait été très liée au vieux comte. Cet homme remarquable avait toujours beaucoup apprécié la compagnie de son père. À peu près du même âge, ils avaient l'habitude de discuter longuement ensemble. Bien que le comte n'ait jamais servi dans l'armée, il aimait écouter le général Alexander Charlton lui parler de sa vie de militaire, notamment de ses années passées en Inde avec son régiment, et du plaisir qu'il avait eu à servir sous le commandement de Wellington.

Sa mort avait laissé un grand vide dans l'existence du père de Vanda. Déjà très ébranlé par la disparition de sa femme, il se retrouvait maintenant sans même un ami à qui parler.

Il n'avait plus qu'elle, songeait Vanda avec tristesse. Elle aurait bien sûr voulu combler le manque d'affection dont il souffrait, mais c'était impossible. Elle ne pouvait que lui témoigner de la tendresse. Heureusement, "le général", comme l'appelaient les gens du village, s'était depuis quelque temps attaché à l'écriture de ses mémoires. Cette tâche l'accaparait: il avait tant de souvenirs à raconter ! Son récit abordait déjà l'année de la naissance de Vanda.

La jeune fille était certaine qu'une fois achevé, ce recueil serait d'un grand intérêt pour le public. Elle avait insisté pour que son père écrive toutes les histoires qu'il leur racontait naguère avec tellement d'humour; comment il avait étouffé la mutinerie de ses cipayes, combien il avait admiré le splendide palais du maharadjah d'Udaipur, ainsi que le palais rose de Jaipur.

Vanda se réjouissait de le voir se passionner à la tâche, car cet effort de mémoire changeait toute sa vie. Lorsqu'il écrivait, ni le temps ni les souffrances n'existaient plus. Quand elle avait quitté la maison tout à l'heure, elle l'avait laissé à sa table. À son retour, il ne saurait pas combien d'heures s'étaient écoulées.

Voilà seulement dix-huit mois qu'il ne l'accompagnait plus à cheval. Au début, Vanda s'était sentie un peu coupable: comment pouvait-elle partir chevaucher alors qu'il restait cloué à son fauteuil par les rhumatismes ! Il aimait tellement l'équitation ! Mais ce plaisir lui était désormais interdit, et Vanda n'y pouvait rien changer...

Elle atteignit l'orée du bois et hésita sur la direction à prendre. Irait-elle raconter à son père ce qu'elle venait de voir ? Elle eut une meilleure idée: aller prévenir les Taylor, le couple chargé de surveiller Wyn Hall, et leur dire de se tenir en alerte. En effet si les voyous qu'elle avait aperçus se mettaient en tête de causer des problèmes, ils pourraient briser des vitres avec des pierres ou même endommager les statues du jardin.

Poussant Kingfisher au galop, elle traversa l'allée du parc bordée de chênes ancestraux, passa le pont qui enjambait le lac et se dirigea vers l'écurie. Elle avait tellement l'habitude de ce parcours qu'elle aurait pu l'effectuer les yeux fermés. Quand elle atteignit la cour, le palefrenier, qui la connaissait depuis qu'elle était enfant, vint à sa rencontre et lui adressa un grand sourire de bienvenue.

- B'jour, Mademoiselle Vanda. C'est toujours bien agréable de vous voir.

- Merci, dit-elle en lui rendant son sourire. J'espère que votre blessure à la main a cicatrisé et que vous vous sentez mieux.

- Grâce à vos conseils, ça a guéri tout de suite, répondit-il avant d'emmener Kingfisher.

Vanda longea le chemin bordé de rhododendrons menant à la cuisine. Sans frapper, elle entra dans la grande pièce claire et haute de plafond. La grosse poutre, où étaient autrefois suspendus du gibier et des jambons séchés, n'était à présent garnie que d'un malheureux lapin.

Assis à la table, les Taylor prenaient leur thé. Alors que M. Taylor allait se lever pour l'accueillir, elle prévint rapidement son geste :

- Ne vous dérangez pas. Je passe juste un instant vous parler de

quelque chose.

- Asseyez-vous donc, Mademoiselle Vanda, l'invita Mme Taylor, femme replète aux joues roses. Vous refuserez pas une tasse de thé. Il est tout chaud.

- J'en prendrai volontiers, répondit-elle par politesse.

Bien que ne goûtant pas ce thé noir de Ceylan, elle les aurait vexés en refusant. Elle attendit d'être servie avant d'en venir au but de sa visite.

- Il m'est arrivé une chose étrange, tout à l'heure. Vous ne devinerez jamais ce que j'ai vu dans la clairière de la vieille chapelle. Un groupe d'hommes !

Elle s'interrompt, puis, comme M. et Mme Taylor ne semblaient pas vouloir réagir, poursuivit :

- Ce sont des étrangers, qui ne sont sûrement pas originaires du Wiltshire. Ils sont assez nombreux et leurs manières ne me plaisent guère.

Au regard qu'échangèrent M. et Mme Taylor, Vanda eut l'impression, si incroyable fût-elle, que ces révélations ne les surprenaient pas.

- Ils étaient dans l'Bois du Moine ? Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien y faire ? s'interrogea Taylor en regardant sa femme. Celle-ci ne répondit pas, apparemment trop occupée à remplir de thé sa tasse déjà presque pleine.

Vanda les considéra tour à tour avant de demander :

- Avez-vous déjà vu ces hommes dans les parages ?

- Non, non ! s'empessa d'affirmer Mme Taylor. Nous ne savons rien de ces gens.

Elle était de toute évidence nerveuse et s'exprimait d'une façon qui ne lui ressemblait pas. Vanda interrogea Taylor du regard.

- J'sais pas quoi vous dire, Mademoiselle Vanda, déclara-t-il enfin. Ces gens n'ont rien à voir avec nous.

- Mais vous êtes au courant de leur existence, insista Vanda. Vous ont-ils causé des problèmes ?

Mme Taylor posa la théière et mit ses deux mains à plat sur la table.

- Bien. Écoutez-moi, Mademoiselle Vanda. Rentrez chez vous et ne racontez à personne ce que vous avez vu. Vous pouvez rien y faire et on veut pas d'ennuis.

- Des ennuis ? répéta-t-elle, incrédule. De quoi parlez-vous ?

Mme Taylor lança un regard désespéré à son mari.

- Nous sommes seuls ici, Mademoiselle Vanda, à part les garçons d'écurie, rappela ce dernier. Goodrid est un vieil homme et Nat et Ben sont peut-être très forts sur une selle mais ils pèsent pas plus lourd qu'une plume.

En d'autres circonstances, Vanda aurait ri de cette description des deux plus jeunes palefreniers, qui avaient effectivement tout l'air de jockeys.

Que se passait-il ? Pourquoi les Taylor se montraient-ils aussi mystérieux ?

À bien y réfléchir, ils avaient au moins raison sur un point : personne à Wyn Hall n'était capable de défendre efficacement le domaine. M. Rushman, le gérant, avait plus de soixante-dix ans et ne se déplaçait qu'en cabriolet. Sa santé déclinant, il avait passé l'hiver à souffrir de bronchites, il restait cloué chez lui pendant de longues semaines.

Vanda approcha sa chaise de la table.

- Dites-moi ce qui vous préoccupe, demandât-elle doucement. Vous savez que vous pouvez vous fier à moi. Si je suis en mesure de vous aider, je le ferai. Et si vous me demandez de garder le secret, je ne dirai rien.

Taylor consulta sa femme du regard. Celle-ci laissa échapper un soupir qui la fit trembler tout entière.

- Ce n'est pas qu'on veut pas vous dire, Mademoiselle Vanda, déclara-t-elle finalement. Mais on a trop peur de parler d'eux.

- Parler de qui ? Taylor s'éclaircit la gorge.

- On fait not' travail, Mademoiselle Vanda. On est chargé de tenir la maison jusqu'au retour du comte.

- Personne ne pourrait mieux le faire, dit Vanda d'un ton encourageant.

En effet, avec l'aide de trois femmes du village, la demeure était aussi bien entretenue qu'à l'époque du vieux comte. En ce temps-là, il y avait quatre valets sous les ordres d'un majordome et un chef cuisinier aussi compétent que celui du prince-régent, secondé de trois apprentis.

À la mort du comte, M. Rushman avait nommé les Taylor gardiens du domaine. Ils s'étaient montrés dignes de cette charge en prenant le plus grand soin de Wyn Hall.

Ils avaient toujours dit à Vanda combien ils aimaient leur travail, et elle ne pouvait comprendre ce qui leur arrivait maintenant, cette peur qui les paralysait au point qu'ils n'osent plus se confier à elle.

- Racontez-moi tout, insista-t-elle auprès de M. Taylor.

- Ils sont venus une première fois y a deux semaines...

- Qui, ils ?

- C'est ce qu'on n'est pas supposé savoir, répondit-il. Mais ce sont des hommes.

Vanda le savait déjà, mais elle se garda de l'interrompre.

- Ils ont demandé de l'eau et nous ont dit : "Si vous tenez à la

vie, vous n'avez rien vu, rien entendu."

- Ils vous ont menacé! s'indigna-t-elle. Et qu'avez-vous répondu ?

- C'était pas le genre d'hommes à qui on a envie de répondre.

- Que s'est-il passé ensuite ?

- Ne lui dis pas ! intervint Mme Taylor affolée.

- Il vaut mieux que je sache tout pour pouvoir vous aider s'il arrivait quelque chose, lui expliqua patiemment Vanda.

- Il arrivera rien ! affirma Mme Taylor d'un air paniqué. Ils nous l'ont promis, si on s'tait.

- Je ne crois pas qu'on puisse compter sur leur parole, dit Vanda. Et je n'aime pas vous voir si bouleversés.

- Pour sûr que nous sommes bouleversés, mais on n'y peut rien ! s'exclama M. Taylor. Rien du tout !

- Où sont ces hommes ? demanda-t-elle fermement.

Il y eut un instant de silence. Puis Taylor se pencha vers elle et confessa dans un murmure à peine audible :

- Dans l'aile ouest, Mademoiselle Vanda.

Elle le regarda, interloquée. L'aile ouest avait été fermée depuis très longtemps par le vieux comte qui trouvait la demeure bien assez vaste et ne voyait pas la nécessité d'entretenir des pièces inoccupées.

Tandis que l'aile est abritait la galerie de peinture, la salle de réception, et quelques chambres au dernier étage, l'aile ouest n'était qu'une accumulation de pièces sans intérêt historique particulier. Les architectes avaient dû la construire uniquement par souci d'harmoniser l'aspect extérieur du bâtiment. Mais, malgré son inutilité, elle faisait partie de Wyn Hall, et la jeune fille ne pouvait imaginer chose plus horrible que la violation de la demeure par des voyous, ou tout autre étranger au domaine.

Le comportement des Taylor l'étonnait. Pourquoi n'étaient-ils pas tout de suite allés voir M. Rushman afin de décider d'une solution pour renvoyer les intrus ? L'heure n'était cependant pas à la critique.

- Ils doivent être redoutables pour vous avoir impressionnés à ce point. Mais ils ne comptent sûrement pas s'éterniser ici.

- On n'en sait rien, répliqua Mme Taylor. On fait juste comme s'ils étaient pas là.

- Mais ils sont là, et dans la plus totale illégalité, fit-elle remarquer.

- Nous le savons, Mademoiselle Vanda, dit M. Taylor. Seulement, ils sont très dangereux. On a entendu raconter des choses qui pourraient bien nous arriver.

- Quelle sorte de choses ?

Il baissa à ce point la voix qu'elle dut lire sur ses lèvres pour comprendre :

- Des assassinats.

- Je n'en crois rien ! s'exclama Vanda. Et si ces hommes sont des assassins, nous nous devons de ne pas leur permettre de rester à Wyn Hall ou aux alentours du village.

M. Taylor se retourna pour jeter un regard inquiet derrière lui, comme s'il craignait de les voir surgir soudain.

- Pas si fort, Mademoiselle Vanda ! supplia-t-il. Si quelque chose arrivait, nous ne nous le pardonnerions jamais.

- Pour sûr, renchérit sa femme. Il faut pas en parler, Mademoiselle Vanda, et alors ils partiront peut-être.

- Et s'ils restent quand même ?

Les Taylor échangèrent un regard terrifié. Comment les rassurer ? se demandait-elle tout en essayant de réfléchir rapidement à un moyen de se débarrasser des intrus. Ils avaient déjà assez profité de la situation et de la faiblesse de deux pauvres vieux !

Mais, surtout en temps de guerre, il fallait s'attendre à de tels abus. Après avoir risqué leur vie pour leur pays, les hommes étaient renvoyés chez eux sans pension, les blessés et les mutilés ne recevant aucune compensation.

On avait ainsi raconté à son père ce qui s'était passé dans les régions côtières : les marins démobilisés y rôdaient en quête de nourriture et extorquaient de l'argent aux plus pauvres des paysans.

- Je ne peux les blâmer, avait amèrement déclaré sir Alexander. Ils ont gagné une guerre, et plus personne ne se soucie d'eux en temps de paix.

- Le gouvernement devrait faire quelque chose, avait renchéri Vanda d'un ton passionné.

Ils avaient évoqué les combattants revenus pour découvrir que les hommes restés au pays occupaient leur place.

La fin de la guerre avait aussi un effet désastreux sur le monde paysan. Les besoins en nourriture ayant considérablement baissé, les fermiers avaient du mal à écouler leurs récoltes, et beaucoup venaient grossir le nombre des vagabonds.

De même, une grande partie de l'aristocratie terrienne souffrait financièrement de cette situation. Ils ne pouvaient plus embaucher autant qu'avant-guerre. Bien que les maisons de leurs fermiers aient besoin de réparation, il leur manquait l'argent nécessaire à ces dépenses.

L'Angleterre tout entière semblait ainsi partir à la dérive. Et dans ce chaos, des hordes de vandales faisaient la loi. Qui serait capable de maîtriser ces hommes ? se demanda une nouvelle fois Vanda. Les voix rauques et brutales lui restaient en mémoire, symbolisant la terrible menace qu'ils représentaient.

Personne au village n'oserait les affronter. Il ne lui restait donc

plus qu'une solution: en parler à son père. Lui au moins saurait s'il y avait une caserne dans les environs. Et, dans le pire des cas, ils iraient chercher les soldats pour leur porter secours.

Sa décision était prise. Mais elle pressentait qu'elle ne devait surtout pas en parler aux Taylor.

- Vous avez été très courageux, les félicita-t-elle. Mais cette situation ne peut plus durer.

- Il faut surtout rien faire, Mademoiselle Vanda ! s'empressa de lui rappeler M. Taylor. Sinon ils vous feront du mal, à vous et au général.

- J'en doute. Ils ne vont quand même pas venir au village, entrer de force dans les maisons et maltraiter ou tuer d'innocents citoyens.

- C'est exactement ce qu'ils feront, affirma M. Taylor avec obstination.

Vanda le considéra longuement.

- Vous êtes un homme sensé, monsieur Taylor. Vous savez aussi bien que moi qu'on ne peut laisser des voyous enfreindre la loi.

- Ces voyous-là sont au-dessus des lois, rétorqua-t-il en pointant le doigt en direction de l'aile ouest.

Vanda secoua la tête.

- Nul n'est au-dessus de la loi et personne n'a le droit de la bafouer ou de semer impunément la terreur.

- Vous comprenez pas, intervint Mme Taylor. (Elle adressa un regard à son mari.) Tu d'vrais lui dire qui ils sont.

- Il faut pas, répliqua-t-il fermement. (Il se retourna vers Vanda.) Comprenez que si nous parlons nous aurons de gros problèmes, Mademoiselle Vanda.

Elle les dévisagea à nouveau.

Pourquoi étaient-ils si effrayés et se refusaient-ils à ce qu'elle intervienne ?

Si personne n'agissait, ces hommes pourraient prendre possession du reste de la demeure et lui faire subir de graves dommages. Wyn Hall était si magnifique ! D'une certaine façon, Vanda avait l'impression que chaque meuble, chaque tableau, chaque livre de la grande bibliothèque lui appartenait. Elle avait appris à les aimer dès qu'elle avait été en âge de les apprécier. Wyn Hall et tous ses trésors lui étaient donc aussi familiers que sa propre maison, et elle ne supporterait pas qu'une quelconque dégradation leur soit infligée.

Elle pensa avec horreur à ce qui pourrait arriver aux miniatures du salon de peinture, aux portraits des Wyn accrochés dans le superbe escalier façonné, aux tableaux venus s'ajouter au fil des générations dans la grande galerie.

- Nous devons protéger Wyn Hall de ces étrangers, déclara-t-

elle nerveusement. Imaginez qu'ils pillent la maison ou y mettent le feu ?

- Ils feront pas ça tant qu'on les laissera rester, assura M.

Taylor. Mais si on les renvoie, n'importe quoi peut arriver.

- Il est hors de question qu'ils s'installent ici indéfiniment !

- Ils s'en iront quand ça leur chantera. Ils veulent juste un endroit où s'abriter et cacher leur butin.

- Leur butin ? répéta Vanda, stupéfaite. De quoi parlez-vous ? Que cachent-ils exactement ?

Ces questions provoquèrent à nouveau le silence terrifié des Taylor.

Vanda commençait à trouver cette situation ridicule. Après tout, M. Taylor était un homme robuste. Pourquoi tremblait-il à la seule évocation d'une poignée de jeunes voyous qui n'avaient pour l'instant fait aucun mal ?

- Écoutez-moi, reprit-elle doucement. Je veux juste que vous me laissiez en parler à mon père. Vous connaissez son bon sens, et il a servi toute sa vie dans l'armée.

À ce mot, Mme Taylor poussa un cri de panique.

- Pas l'armée ! Si des soldats viennent là, ils nous tueront. Nous serons morts tous les deux, Mademoiselle Vanda, et ça sera à cause de vous.

Vanda se pencha et d'un geste apaisant posa sa main sur l'épaule de Mme Taylor.

- Je vous en prie, calmez-vous. Il n'y aura pas de soldats si vous n'en voulez pas. Mais nous devons agir.

- Y a rien à faire, assura M. Taylor une fois de plus.

- Rentrez chez vous et oubliez-nous, la supplia Mme Taylor. On risquera rien tant qu'on bougera pas.

Vanda avait l'impression de se heurter à un mur. Au bord du découragement, elle tenta un dernier assaut.

- Vous savez sûrement d'où viennent ces hommes et qui ils sont ?

- Oui, on le sait, dit Mme Taylor dans un murmure.

- Dites-le-moi, plaida-t-elle. Je pourrai alors comprendre ce qui vous effraie tant.

Elle regardait M. Taylor.

Celui-ci lança à nouveau un coup d'oeil inquiet par-dessus son épaule, puis se pencha vers Vanda et lui souffla à l'oreille :

- Ce sont des bandits de grand chemin !

2.

Vanda réfléchit tout le long du chemin du retour au moyen d'aider les Taylor. Ils étaient si terrorisés qu'ils l'avaient suppliée à genoux de ne rien dire et de ne pas tenter de déloger ces hommes.

D'après ce qu'elle savait sur les bandits de grand chemin, elle comprenait leur frayeur ; son père lui avait parlé de la terrible menace que ces hordes de brigands représentaient du temps de sa jeunesse.

Les plus célèbres, connus sous le nom des "Chevaliers du High Toby", avaient formé une sorte de confrérie du crime. Certains d'entre eux, Hawkins, Rann et Page, avaient été valets au service de la noblesse. Prenant exemple sur leurs anciens maîtres, ils aimaient être considérés comme "les gentlemen de la route". De véritables gentlemen, faute d'avoir trouvé un autre moyen d'assurer leur subsistance, rejoignaient en effet ces bandes.

- Ils devaient être terriblement dangereux, avait remarqué Vanda.

- Ils ont presque tous fini au gibet, lui avait répondu son père.

- Y avait-il vraiment des gentlemen parmi eux pour accomplir des actes aussi innommables ?

Sir Alexander avait hoché la tête.

- Maclean était un Écossais d'excellente souche, fils de ministre.

Quant à William Parson, il était le descendant d'un baronnet, avait étudié à Eton et servi dans la Marine royale.

- Comment ont-ils pu tomber si bas !

- J'ajouterai que Simon Clark portait le titre de baronnet.

- J'ai du mal à croire qu'ils aient pu se comporter en hors-la-loi.

- C'est pourtant bien ce qu'ils étaient, avait affirmé sir

Alexander en souriant. Mais certains avaient gardé les manières de leur rang.

- Qui, par exemple ?

- James Maclean méritait son titre de "gentleman de la route".

Un jour, accidentellement, il a blessé le célèbre Horace Walpole à Hyde Park...

Vanda avait ouvert de grands yeux mais s'était gardée d'interrompre son père.

- ... Sincèrement désolé, il lui envoya ensuite deux lettres d'excuses.

- Il respectait donc les règles de bienséance, avait remarqué Vanda.

- Mais il ne représentait hélas qu'une exception dans ce milieu

de brigands. La plupart d'entre eux ne lui ressemblaient en rien.

Il s'était replongé un instant dans ses souvenirs avant de poursuivre :

- Les deux plus terribles étaient le capitaine James Campbell et sir John Johnson, qui prirent une héritière en otage. Elle avait à peine treize ans, mais possédait une fortune de cinquante mille livres.

- Que s'est-il passé ?

- Ils l'obligèrent à épouser James Campbell contre son gré.

- Quelle horreur !

- Oui. Un vrai cauchemar pour cette pauvre enfant, avait-il répondu avec une grimace de dégoût. Sir Johnson fut pendu pour délit de complicité, mais James Campbell put s'échapper vers le continent.

En repensant maintenant à ces histoires, Vanda se demandait si les brigands installés à Wyn Hall ressemblaient à cette sorte d'hommes. Elle se souvint alors de l'intonation de leur voix dans le Bois du Moine, des voix dures et brutales qui lui avaient donné la chair de poule. Et s'ils étaient d'affreux assassins, comme le craignaient les Taylor ? Après tout, ces derniers étaient les seuls à les avoir vus de près et à pouvoir en juger.

Dans ce cas, on ne pouvait qu'espérer que leur chef soit mieux né et moins violent.

Mais c'était peut-être se bercer d'illusions...

À mesure qu'elle cheminait, elle était déterminée à tout raconter à son père, à qui l'on pouvait confier ce secret. Mais elle savait par ailleurs qu'il ne pourrait intervenir personnellement, quel que fût le danger qui menaçait.

Soudain, une terrible pensée l'assaillit: si ces hommes étaient aussi cruels qu'on le racontait, tous deux risquaient peut-être aussi le pire. Leur maison, la plus grande du village, ne manquerait pas d'apparaître cossue aux yeux d'un bandit de grand chemin.

Contre une bande de pillards armés, ils ne disposaient d'aucun moyen de défense. Excepté elle et son père, il n'y avait à demeure que Dobson, le majordome, Jennie, la cuisinière, et le vieux Hawkins, ex-ordonnance du général demeuré à son service. Deux villageoises venaient aussi chaque jour s'occuper du ménage.

Durant la nuit, songeait-elle atterrée, la demeure n'abritait plus que des personnes âgées. Si elle n'en parlait pas à son père, à qui d'autre pourrait-elle se confier qui soit susceptible de l'épauler ? Elle avait promis aux Taylor de les aider et devait absolument trouver une solution. S'il en existait une...

Au bord du découragement, elle se dirigea vers l'écurie, où elle laissa Kingfisher aux mains de deux palefreniers, âgés eux aussi de plus de cinquante ans.

Toujours aussi indécise, elle s'avança lentement vers la maison.

Une vague intuition l'incitait cependant à ne pas abdiquer en se contentant d'espérer un miracle.

Je dois en discuter avec papa, décida-t-elle finalement.

En entrant dans son bureau, elle fut surprise de ne pas le voir assis à sa table mais installé dans un des confortables fauteuils devant la cheminée.

Sur ses genoux reposait un livre encore ouvert. La tête renversée en arrière, il était profondément endormi.

Vanda le contempla un moment.

Il était encore très distingué et bel homme, mais ses traits commençaient à accuser les marques du temps ; sa chevelure était presque blanche. Sur son visage détendu par le sommeil, elle remarqua des rides qu'elle ne se souvenait pas avoir vues avant.

Je ne peux l'inquiéter avec cette histoire, songea-t-elle. Mieux vaut que je me débrouille seule.

S'éclipsant sans faire de bruit, elle referma doucement la porte derrière elle.

Elle pensa alors à M. Rushman. Après tout, il était le gérant du domaine. Malgré son âge avancé, sa position lui permettait de prendre les mesures nécessaires pour préserver les biens de son maître.

Maintenant qu'elle y pensait, cette solution lui paraissait la bonne. M. Rushman pourrait même faire appel au représentant de la Couronne du comté. Il pourrait aussi écrire à l'officier responsable de la caserne la plus proche du village, à Melksham.

Elle irait le voir sur-le-champ. Inutile de seller à nouveau Kingfisher : la maison de M. Rushman se trouvait à l'entrée de Wyn Hall, à dix minutes à pied environ.

Sans se soucier d'ôter sa tenue d'équitation, elle se dirigea d'un pas rapide vers l'entrée latérale qu'elle empruntait toujours pour pénétrer dans le parc de Wyn Hall. Longeant les grands chênes, elle aperçut bientôt le pavillon blanc.

Ce n'était pas vraiment un pavillon de gardien, mais il remplaçait celui qui avait existé à une époque, à un autre endroit du parc. Cette charmante maison, M. Rushman l'avait aménagée et y avait vécu avec son épouse dès sa prise de fonction.

À présent que sa femme était morte, il y vivait seul. Il y menait cependant une existence assez heureuse et active, car il recevait sans cesse des visites au pavillon blanc. Des villageois venant solliciter son aide pour un toit endommagé ou une vitre brisée, différentes personnalités, comme le docteur, le vicaire et les membres de la société de chasse, qui le considéraient en ami. Le général et Vanda lui portaient aussi beaucoup d'affection.

Pourquoi n'avait-elle pas pensé immédiatement à s'adresser à lui ? se demandait-elle maintenant, s'étonnant de sa propre étourderie.

Elle aurait pu également conseiller aux Taylor de faire de même !

La gouvernante de M. Rushman, une femme d'âge mûr et de grande qualité, ouvrit la porte.

- Quel plaisir de vous voir, mademoiselle Charlton ! M. Rushman va être ravi.

Sans attendre la réponse de Vanda, elle traversa le hall en hâte. Arrivée devant la porte du bureau de M. Rushman, elle se retourna pour murmurer :

- Ses jambes le font beaucoup souffrir aujourd'hui. Et cela tombe très mal parce que, comme il vous le dira lui-même, un grand jour se prépare.

- Un grand jour ? répéta Vanda, piquée par la curiosité.

Mais la gouvernante avait déjà ouvert la porte.

- Mlle Charlton, Monsieur, annonça-t-elle. Vanda s'avança. M. Rushman ne se trouvait pas à son bureau, mais dans un fauteuil à haut dossier, les jambes allongées sur un tabouret. Des papiers et des livres de comptes étaient posés à côté de lui.

Levant les yeux de la lettre qu'il était en train d'écrire, il lui adressa un sourire.

- Vous tombez à pic, Mademoiselle Vanda ! En fait, j'allais justement envoyer un message à votre père.

- À quel sujet ? demanda-t-elle en s'asseyant sur une chaise à côté de lui.

- J'ai reçu des nouvelles. De très bonnes nouvelles. Mais elles arrivent hélas au moment où je suis incapable de me déplacer.

- Et de quoi s'agit-il ? s'enquit Vanda avec impatience.

M. Rushman prit son ton le plus théâtral pour annoncer :

- Monsieur le comte sera bientôt de retour !

Le comte de Wynstock ressentit une impression d'étrangeté en arrivant à Londres. Il avait quitté l'Angleterre depuis longtemps et tout semblait avoir changé. Pas en mieux, remarqua-t-il.

Les rues grouillantes étaient encore plus sales qu'avant, et il ne se souvenait pas d'avoir jamais vu un si grand nombre de mendiants. Depuis Douvres, il n'avait cessé de croiser dans chaque ville où il passait des bandes de soldats et de marins démobilisés qui erraient visiblement sans but. Il en avait aussi aperçu beaucoup au bord des routes, accablés de misère, espérant que quelqu'un prendrait pitié d'eux.

Le comte avait entendu parler de cette situation alors qu'il se trouvait encore en France. Il avait éprouvé de la colère en constatant de ses propres yeux le désespoir de ces hommes. Après avoir combattu cinq ans contre Bonaparte, nul mieux que lui ne pouvait témoigner du courage et de l'endurance des soldats anglais.

Il savait, par des amis officiers dans la Marine, que les marins démobilisés ne bénéficiaient pas d'une situation plus réjouissante. Comment des hommes ayant servi sous les ordres de Nelson et de Wellington pouvaient-ils être traités avec tant d'indignité ?

Le comte était donc fermement décidé à soulever ce problème à la Chambre des lords dès que l'occasion s'en présenterait.

Mais de nombreuses autres tâches l'attendaient. Tout d'abord ouvrir ses deux demeures : Wyn House, à Berkeley Square, et Wyn Hall, dans le Wiltshire.

Le duc de Wellington l'avait toujours considéré comme l'un de ses officiers les plus compétents, en partie pour son sens inné de l'organisation. Eh bien, les occasions de mettre à l'épreuve ses talents d'organisateur n'allaient pas manquer ! Car c'était toute sa vie qu'il devait reconstruire maintenant.

Agé de seulement vingt-neuf ans, il avait consacré une grande partie de son existence à la guerre. Se réadapter à la vie civile, ce qui signifiait changer totalement d'habitudes, serait très difficile.

Durant son passage à Paris, il s'était senti presque étranger aux réjouissances de la capitale française. Il s'y était rendu en compagnie du duc de Wellington depuis Cambrai, où étaient cantonnées les troupes d'occupation. À peine revenu des dangers et de la discipline de la vie militaire, il avait été ébloui par les fêtes éclatantes et le charme extravagant des fameuses courtisanes.

L'aisance avec laquelle les Français avaient oublié la guerre, à la suite de la défaite de Napoléon Bonaparte, n'avait pas manqué de le surprendre. Du jour au lendemain, Paris était redevenu la ville de tous les plaisirs. Et il aurait fallu ne pas être fait de chair pour y résister.

Le comte s'était donc laissé aller, le devoir militaire ne lui prenant plus tout son temps, à quelques aventures fort agréables avec les femmes les plus sophistiquées et les plus averties d'Europe.

Puis il eut une liaison avec lady Caroline Standish, créature d'une beauté irrésistible, un rien exotique. Dès l'instant où elle avait posé son regard sur lui, elle l'avait traqué aussi sûrement qu'un chasseur poursuit sa proie.

Veuve depuis l'âge de vingt et un ans, elle déployait des trésors d'énergie pour s'introduire, et rester, dans les plus éminents cercles aristocratiques d'Angleterre. Ces relations lui avaient permis de se rendre à Paris tout de suite après la fin des hostilités.

Jouissant d'une richesse considérable, elle donnait des fêtes somptueuses très prisées des officiers britanniques. Elle rivalisait aisément avec les courtisanes parisiennes.

Toujours est-il que, sans savoir comment, le comte commença à croiser lady Caroline partout où il se rendait. Bientôt, il ne se passa pas un jour sans qu'il la rencontrât. Et ce fut sur son insistance qu'il la

retrouva aussi chaque nuit.

Il était presque trop tard quand il se rendit compte que lady Caroline ne recherchait pas simplement la distraction, mais le mariage.

Durant la guerre, il s'était promis de ne pas se marier avant plusieurs années. Il avait trop entendu parler, non seulement ses amis mais aussi les hommes qu'il commandait, de l'infidélité des femmes.

- Je lui faisais entière confiance pour ma maison, mes biens, mes enfants, en raison de l'amour qui nous unissait, lui avait amèrement confié un camarade officier.

Celui-ci lui avait ensuite raconté tous les détails de sa terrible histoire. C'était l'un de ses parents, fatalement averti avant lui, qui lui avait révélé le premier la trahison de son épouse. Comme le comte entretenait d'excellents rapports avec ses subalternes, ceux-ci n'hésitaient pas non plus à le prendre pour confident.

- Elle s'est enfuie avec l'aubergiste, lui avait raconté son sergent-major. Ma mère m'a écrit qu'elle est partie en emportant tout ce qui lui tombait sous la main.

Beaucoup d'hommes avaient été trompés par leurs plus proches amis, quand ce n'était pas par le lord ou le garde-chasse de leur domaine. Le comte en était venu à se demander si toutes les femmes étaient indignes de confiance. À son sens, une femme passant d'un amant à un autre n'avait rien d'admirable. Sa mère, dont il adorait encore le souvenir, n'avait jamais aimé d'autre homme que son père.

La femme qu'il épouserait se disait-il, devrait l'aimer exclusivement. Il tuerait son épouse plutôt que d'endurer son infidélité.

Cependant, comment aurait-il pu résister aux habiles cajoleries de lady Caroline ? Il eût fallu ne pas être humain. Elle s'était agrippée à lui à la manière du lierre. Et il ne s'était douté de rien jusqu'à ce qu'il soit question de son départ pour l'Angleterre.

- J'espère pouvoir rentrer le mois prochain, lui confia-t-il innocemment.

Ils étaient en train de dîner dans la maison qu'il louait avec un ami officier pour le temps de leur séjour à Paris. Résider à l'ambassade britannique avec le duc offrait plutôt une perspective ennuyeuse; quant aux hôtels, ils étaient très rares et de surcroît inconfortables et sordides.

Cette maison avait appartenu à un bonapartiste, un de ces parvenus ignorés avec dédain par les Français de l'Ancien Régime. Elle était richement aménagée. Quant aux domestiques qui l'entretenaient, ils se réjouissaient de toucher les gages que leur versaient ponctuellement les deux gentlemen anglais.

L'ami du comte s'y trouvait rarement. Ce dernier dînait donc

régulièrement en tête à tête avec lady Caroline. Il devait admettre qu'elle avait une allure superbe. Fille du duc de Hull, elle avait fait vibrer Londres lors de ses premières apparitions de débutante. Par la suite, elle avait conclu un excellent mariage avec un homme d'une lignée comparable et possédant une immense fortune.

Quand il fut tué, cela ne la perturba pas outre mesure. Elle avait déjà commencé à le trouver ennuyeux, et n'avait pas attendu sa mort pour tromper son ennui avec plusieurs amants.

Caroline Standish était cependant assez intelligente pour savoir qu'elle ne pourrait pas éternellement compter sur sa beauté. En outre, sa prodigalité en Angleterre et en France avait considérablement entamé sa fortune. Elle s'était donc mise à la recherche d'un mari à la fois riche et distingué. Qui mieux que le comte répondait à ces critères ?

Les cheveux blonds de Caroline brillaient sous la lueur du candélabre. Sa robe, coupée suivant la mode lancée par l'impératrice Joséphine, dévoilait ses charmes.

Après avoir annoncé son intention de rentrer bientôt chez lui, le comte s'enquit par pure politesse des projets de lady Caroline.

Celle-ci leva vers lui de grands yeux bleus écarquillés.

- Neil, vous savez bien que je vous suivrai, dit-elle d'une voix douce.

Le comte se raidit, il la trouvait très séduisante, mais n'avait nullement l'intention de la ramener dans ses bagages.

Il n'imaginait que trop le choc que cela représenterait pour ses proches. Sa grand-mère, ses tantes, ses cousins et tous ses amis ne toléreraient pas une conduite aussi cavalière.

Un lourd silence s'installa que Caroline rompit en déclamant d'un ton suave :

- Je vous aime et suis certaine que vous m'aimez aussi. Nous ne pourrions plus vivre l'un sans l'autre.

Il lui fit comprendre qu'on ne tenait pas ce genre de conversation à table, réussissant ainsi à esquisser momentanément le sujet.

Mais il commit ensuite l'erreur d'accepter de monter chez elle après l'avoir raccompagnée, comme il le faisait d'habitude. Lady Caroline était bien trop adroite pour relancer une discussion qui déplaisait au comte. Elle usa donc plutôt de tous les artifices possibles pour éveiller son désir.

Experte en la matière, elle parvint facilement à ses fins.

Plus tard, alors qu'ils reposaient l'un près de l'autre sur le grand lit à baldaquin, et que seule une faible lumière émanant d'un candélabre taillé en forme de Cupidon filtrait à travers les rideaux, Caroline se rapprocha un peu plus du comte.

- Vous êtes le plus merveilleux des amants, murmura-t-elle.
Nous serons tellement heureux ensemble, mon chéri !

À demi assoupi, le comte prit subitement conscience du danger, Caroline avait parfaitement choisi son moment, celui où il était le plus vulnérable, pour passer à l'attaque.

Il s'obligea donc à s'étirer.

- Je dois rentrer. Le duc m'a convié à un petit déjeuner demain matin.

Les mains de Caroline le frôlaient, ses lèvres touchaient presque les siennes.

- Je veux que vous restiez, murmura-t-elle. J'ai du mal à me séparer de vous, ne serait-ce que quelques heures.

Le comte se leva.

- Je déteste discuter stratégie politique dès le petit déjeuner, assura-t-il d'un air ennuyé.

- Vous ne m'écoutez pas.

- Pardonnez-moi, mais je suis vraiment fatigué.

Il s'habilla rapidement sous son regard attentif. Allongée contre les oreillers, elle paraissait aussi belle qu'une perle diaphane sur un lit de velours.

- Bonne nuit, Caroline, dit-il en se dirigeant vers la porte.

Elle poussa un petit cri de protestation.

- Vous ne m'avez même pas embrassée ! Comment pouvez-vous être si cruel ?

Elle lui tendit ses bras blancs.

Le comte savait que ce geste était un piège où bien des hommes avaient dû tomber. Si Caroline se pendait à son cou, il perdrait l'équilibre et tomberait sur elle, ce qui était bien sûr son but.

Alors il lui prit simplement les mains et les baisa l'une après l'autre.

- Merci pour ce moment passé ensemble, murmura-t-il.

Puis, malgré ses dernières tentatives pour le retenir, il s'en alla.

Son attelage l'attendait dehors. Sur le chemin du retour, il songea en vain à un moyen d'éviter ce mariage. Il était bien forcé d'admettre sa responsabilité dans cette histoire. Pourquoi diable s'était-il engagé si loin avec Caroline ? À Paris, tout le monde associait déjà leurs noms, Caroline ne s'étant évidemment pas privée d'alimenter les conversations. Et les ragots avaient sans aucun doute voyagé jusqu'à Londres.

Il aurait dû lui interdire d'apparaître constamment à ses côtés et, bien sûr, de parler de leur relation. Mais comment empêcher une femme de se vanter, surtout quand cela sert si bien ses intérêts ?

Quand il eut regagné son lit, le comte ne cessa de retourner le problème en tous sens. Et cela le tourmenta encore longtemps avant

que le sommeil ne le libère enfin.

Son valet le réveilla très tôt le lendemain matin. Après avoir pris un bain froid, le comte revêtit son uniforme et se rendit en hâte à l'ambassade britannique. À son grand soulagement, il déjeuna en tête à tête avec le duc. Ils discutèrent des diverses propositions apportées par les Français. Ceux-ci mettaient tous les moyens en oeuvre pour tenter de réduire l'effectif de l'armée d'occupation. Tout en parlant, le comte ne cessait de réfléchir à ce qui l'obsédait. Et, soudain, une idée lui vint.

- Je me demande, Votre Grâce, s'il serait envisageable que vous me renvoyiez à Londres plus tôt que prévu.

Le duc eut un regard pénétrant. De toute évidence, il se doutait qu'une affaire délicate le forçait à une telle requête.

- Vous souhaitez rentrer chez vous ?

- S'il vous est possible de vous passer de moi.

Le duc considéra un instant la question.

- Vous me manquerez, Wynstock, déclara-t-il finalement. (Il sourit avant d'ajouter :) Mais j'apprécie que vous soyez resté à mes côtés cette année, alors que des devoirs urgents vous appelaient que vous auriez pu invoquer pour partir.

Le comte inclina la tête et le duc poursuivit :

- Je crois que je devine la raison de votre subite envie de nous quitter. Et, si vous voulez un conseil, partez sans vous exposer à des adieux noyés de larmes et de reproches.

À son expression, le comte comprit qu'il en avait lui-même souffert.

- C'est un conseil précieux, Votre Grâce. Et si l'ordre venait de vous, cela simplifierait les choses.

- Soit. Je vous ordonne de partir dès demain.

- Merci, murmura-t-il.

- Je vous envoie en mission spéciale : apporter certains documents au Premier ministre. Ces documents étant évidemment confidentiels, vous devrez organiser votre départ dans le plus grand secret.

- Merci, merci mille fois, répéta le comte ayant encore du mal à croire à sa chance.

Tout s'arrangeait donc à merveille !

Ce soir-là, il dîna avec Caroline, mais heureusement pas en sa seule compagnie. Plusieurs autres gentlemen étaient présents.

Particulièrement en beauté, lady Standish tenait tout le monde sous son charme, flirtant outrageusement avec chacun de ses invités, du plus jeune au plus vieux.

Une brillante performance, dut reconnaître le comte.

À sa manière de lui lancer des regards et d'arrondir ses lèvres en une moue provocante, il ne pouvait douter que toute cette mise en scène de séduction ne s'adressait qu'à lui.

Elle lui démontrait qu'elle serait capable de distraire ses amis. Si elle pouvait briller en terre étrangère, elle le pourrait d'autant mieux à Wyn Hall.

Caroline s'y était rendue une fois avec son père et n'avait jamais oublié cette visite. Le comte savait pertinemment qu'elle souhaitait plus que tout au monde en devenir châtelaine, prendre place au bout de la grande table en arborant les bijoux des Wynstock...

Il quitta la soirée à près d'une heure du matin, conscient de la déception de Caroline. Celle-ci aurait de loin préféré le voir rester après le départ des autres invités.

- Je dois me lever très tôt demain, s'excusa-t-il. Ce qui était la vérité.

Caroline supposa qu'il devait participer à un défilé ou de nouveau prendre son petit déjeuner avec le duc de Wellington.

- Rejoignez-moi dès que vous serez libre; murmura-t-elle, les yeux langoureux.

Au début de leur liaison, son charme avait tellement séduit le comte qu'il ne pouvait penser qu'aux moments passés avec elle. Sur son invitation, il l'avait à plusieurs reprises retrouvée chez elle au beau milieu de la matinée. Elle le recevait presque entièrement dénudée, le cou orné d'un collier d'émeraudes ou de perles noires rehaussant la blancheur de sa peau. Avec ses cheveux dorés retombant en cascade sur ses épaules nues, elle était sans aucun doute d'une beauté irrésistible.

Il n'aurait pu prétendre sans mentir qu'elle ne lui avait pas fait tourner la tête. Mais une affaire de coeur était une chose, le mariage en était une autre.

Il ne pouvait imaginer son épouse, la comtesse de Wynstock, recevant un amant dans sa chambre pendant que les domestiques ricaneraient aux cuisines.

En quittant Paris pour Calais, il était bien conscient de fuir. Mais le plus sage des combattants est celui qui sait reculer face à des forces supérieures. Il garderait les siennes pour une lutte plus équilibrée !

Dès son arrivée à Londres, le comte fut submergé d'occupations de toutes sortes.

Il rendit d'abord visite au Premier ministre pour lui remettre les documents secrets. Le comte de Liverpool l'entretint longuement, demandant des précisions sur la situation des troupes d'occupation.

Le comte estima ensuite qu'il devait se manifester auprès du

prince-régent. Il risquerait sinon de figurer sur la liste noire de Carlton House.

Le régent fut ravi de le recevoir. Il adorait rencontrer des gens nouveaux, surtout quand ils étaient aussi intéressants que le jeune comte. Il le retint à déjeuner, puis l'invita à un dîner où il le présenta à ses amis.

Les jours suivants, il le convia à une course au champ hippique d'Epsom, à un repas à Wimbledon, et enfin à une démonstration d'escrime au gymnase Jackson.

Durant le peu de temps libre que lui laissèrent ces activités, le comte engagea une équipe de domestiques pour Berkeley Square et fit l'acquisition de plusieurs chevaux à Tattersall.

Les invitations commencèrent à pleuvoir dès que la nouvelle de son retour se répandit à Londres. Il eut aussi, bien sûr, nombre de vieux amis à voir au White's Club. Ceux-ci ne manquèrent pas non plus de suggestions pour l'occuper : ils lui décrivirent les charmes des nouvelles ballerines de Covent Garden, lui rappelèrent tous les plaisirs qu'offrait la capitale, plaisirs dont il n'avait pas joui depuis qu'il vivait à l'étranger, lui vantèrent enfin les incomparables beautés courant les soirées mondaines qu'il lui fallait connaître à tout prix.

En fait, Londres ne différait pas de Paris. Mais le comte avait au moins découvert un homme d'esprit et d'humour en la personne du régent.

Les soirées et réceptions étaient plutôt ennuyeuses. Quant aux "incomparables beautés", elles lui parurent insignifiantes auprès de Caroline.

Il ne pouvait s'empêcher d'y songer. Lui avait-il vraiment échappé ou suivrait-elle sa trace jusqu'à Londres ? Une semaine s'était écoulée depuis son arrivée dans la capitale... Il commençait à espérer que Caroline ait tout oublié dans le tourbillon de la vie parisienne.

Mais à son entrée au club ce matin-là, un de ses meilleurs amis s'approcha de lui d'un air de conspirateur.

- Il paraît qu'une de tes amies est de retour à Londres, annonçait-il, les yeux pétillants de malice.

Le comte retint son souffle. Ce regard-là ne lui disait rien qui vaille.

- De qui parles-tu ? demanda-t-il, déjà certain de la réponse.

- De Caroline Standish.

La décision du comte fut aussitôt prise : il partirait pour la campagne dès le lendemain. À la première heure.

3.

Vanda resta un instant muette de stupeur.

- Le comte sera bientôt de retour ? répêta-t-elle. Quand ?

M. Rushman baissa les yeux sur la lettre posée à côté de lui.

- Milord annonce qu'il quittera Londres mercredi, c'est-à-dire aujourd'hui. Il devrait donc être ici vendredi.

Vanda laissa échapper un murmure affolé, tandis que M. Rushman continuait de lire :

- Il demande que deux des meilleurs chevaux lui soient envoyés à l'auberge "Dog and Duck" de Gresbury.

Il leva vers Vanda un regard angoissé.

- Vous savez aussi bien que moi, Mademoiselle Vanda, qu'aucune bête de notre écurie n'est digne de Monsieur le comte. Comment le satisfaire ?

Vanda était en effet au courant de cette situation. À la mort du vieux comte, les chevaux de Wyn Hall accusaient déjà un âge avancé. Peu à peu, la plupart ne sortirent plus que pour se rendre au pâturage. Ceux que l'on pouvait encore monter servaient aux valets pour de courtes distances, pour aller par exemple chercher des provisions au village.

Comprenant l'inquiétude de M. Rushman, Vanda chercha une solution. Et la trouva rapidement:

- Papa serait sans aucun doute ravi de vous prêter deux de nos meilleurs chevaux. Nous les enverrons à Monsieur le comte pour la dernière étape de son voyage.

- Ce serait très gentil de votre part. Connaissant milord, je le vois mal revenir autrement qu'en grande pompe.

Un sourire pensif lui vint aux lèvres.

Il revoyait certainement le comte avant son départ pour l'armée. Un jeune homme de vingt-deux ans, plein d'enthousiasme, cavalier émérite.

- Il y a mille autres choses à faire, reprit M. Rushman. Je pense que milord ne s'attend pas à trouver la maison fermée et qu'il ignore que la plupart des domestiques ont été renvoyés ou sont partis à la retraite.

- Buxton vit au village, nota Vanda.

L'ancien majordome, homme d'une stature et d'une physionomie très impressionnantes, était une figure emblématique du domaine. Par le passé, Wyn Hall tout entier semblait tourner autour de lui.

- J'y ai pensé, dit M. Rushman. Et, grâce à Dieu, Mme Medway est encore en vie.

- Croyez-vous qu'ils accepteront de revenir ?

- J'en suis sûr, si c'est vous qui les en priez. Du moins seront-ils prêts à nous tirer d'embarras en attendant que nous trouvions une équipe plus jeune pour les remplacer.

- Moi ? s'étonna Vanda. Vous voulez que ce soit moi qui aille leur parler ?

M. Rushman leva les bras en signe d'impuissance.

- Quand j'ai reçu cette missive, je me suis demandé qui pourrait m'aider et comment je pourrais joindre Buxton et Mme Medway.

Il s'interrompit un instant avant d'ajouter :

- Je peux bien sûr essayer de ramper jusqu'au village !

- Vous savez que je ferais tout pour vous être utile. Je suis très heureuse du retour de Monsieur le comte. Wyn Hall va enfin retrouver vie.

- J'ai peur que rien ne soit plus comme avant, dit-il tristement. Mais les Taylor ont fait de leur mieux.

Dans l'excitation de la grande nouvelle, Vanda les avait complètement oubliés. Comme elle avait oublié la raison qui l'avait amenée ici...

Mais M. Rushman étant trop préoccupé par le retour du comte, elle ne pouvait décemment pas lui ajouter d'autres soucis. De toute façon, si les bandits refusaient de partir, il n'y pourrait rien.

Puisque le comte revenait, c'était à présent à lui de défendre son domaine.

- J'irai voir Buxton et Mme Medway, déclara-t-elle en se levant. Je suppose qu'ils ont carte blanche en ce qui concerne le personnel.

- N'importe qui tenant sur ses deux jambes fera l'affaire, répliqua M. Rushman ironiquement. J'espère seulement que la maison n'est pas dans un trop sale état.

- N'ayez aucune inquiétude à ce sujet. Les Taylor ont merveilleusement accompli leur tâche, et les femmes du village qui viennent chaque semaine faire le ménage ont parfaitement entretenu Wyn Hall. Tout est exactement comme au temps du vieux comte. M. Rushman poussa un profond soupir de soulagement.

- Vous m'ôtez un grand poids, Mademoiselle Vanda.

Celle-ci accepta le remerciement avec un sourire.

- Oserais-je vous demander un dernier service ? poursuivit le vieil homme d'un air gêné. Il faudrait s'assurer que Mme Jacob est en mesure de diriger la cuisine, le temps que je trouve un chef.

- Elle est très âgée, mais elle sera sûrement capable de superviser le travail.

La jeune fille y réfléchit un moment puis reprit :

- Mme Taylor est plutôt bonne cuisinière, et je connais plusieurs femmes au village qui pourraient la seconder.

- Vous êtes un ange envoyé du Ciel pour me sauver ! s'exclama M. Rushman.

- Alors je présume que le Ciel me récompensera, plaisanta Vanda en riant. Je m'occupe immédiatement de tous ces problèmes. Je reviendrai vous donner des nouvelles.

- Merci mille fois ! Et n'oubliez pas de remercier votre père.

Vanda prit congé et se dépêcha de partir.

Elle mesurait plus que quiconque l'ampleur de la tâche. Il n'y avait pas une minute à perdre s'ils voulaient offrir au comte le confort et les services qu'il était en droit d'attendre à son retour.

Elle se souvenait de la splendeur passée de Wyn Hall, mais n'avait gardé en mémoire qu'une image idéalisée du jeune comte. Elle avait à peine dix ans quand, à sa sortie d'Oxford, il avait intégré le régiment de la garde à cheval, comme l'exigeait la tradition familiale. Puis il avait quitté l'Angleterre et personne ne l'avait revu depuis.

Il avait évidemment écrit à son père, qui avait montré les lettres à sir Alexander. Les deux hommes savaient que le jeune vicomte, en plein coeur du conflit, risquait chaque jour la mort. Il avait pourtant survécu. Cela paraissait presque miraculeux quand on considérait les pertes énormes de l'armée anglaise.

Après toutes ces épreuves, devrait-il rentrer chez lui pour voir une maison fermée, des gardiens terrorisés, et des bandits de grand chemin installés dans l'aile ouest ? se demanda Vanda, atterrée, tout en se dirigeant à grands pas vers le village.

Elle atteignit bientôt un très joli petit cottage dans lequel Buxton, le majordome, s'était retiré. La maison appartenait évidemment au domaine des Wynstock. En excellent état, elle avait été récemment repeinte, et le jardin était semé de fleurs printanières.

Tout en gravissant le chemin menant à l'entrée, Vanda espérait que Buxton accepterait de reprendre du service, malgré son âge avancé.

Elle frappa à la porte. Celle-ci s'ouvrit devant un homme aux cheveux blancs qui paraissait en pleine forme.

- Quelle bonne surprise, Mademoiselle Vanda ! Entrez, je vous prie.

- Merci.

Elle pénétra dans une cuisine minuscule mais agréable, où Buxton passait le plus clair de son temps. Dans le prolongement se trouvait un salon réservé aux grandes occasions, qui ne permettait cependant pas de recevoir plus de quatre personnes à la fois.

Connaissant les habitudes de M. Buxton, Vanda prit place dans

le fauteuil face au four.

- Je vous apporte des nouvelles, annonçât-elle. Monsieur le comte est rentré en Angleterre et sera à Wyn Hall vendredi.

- Vendredi !

- Oui. Et M. Rushman, qui est trop malade pour se déplacer m'a chargée de vous prier de tenir la maison prête pour son arrivée.

Tout en parlant, elle observait les réactions du vieux majordome. L'espace d'une seconde, elle craignit qu'il ne refuse. Mais un sourire lui vint bientôt aux lèvres, illuminant son visage.

- M. Rushman me donne-t-il carte blanche, Mademoiselle Vanda ?

- Absolument. Vous savez très bien que vous êtes le seul à pouvoir accomplir cette tâche.

- Très bien. Je ferai de mon mieux. Mais j'aurai besoin de personnel.

- M. Rushman a dit que vous pouviez embaucher quiconque se tenait sur ses deux jambes.

Buxton éclata de rire.

Vanda comprit qu'elle avait gagné la partie.

Elle eut à peu de chose près la même conversation avec Mme Medway, qui habitait un cottage identique à celui de M. Buxton. Pour la convaincre, Vanda dut faire appel à sa sensibilité féminine, usant de cajoleries et de flatteries.

- Qui d'autre que vous saurait trouver les draps et s'assurer qu'ils sont correctement aérés ?

Elle fit une pause avant d'ajouter :

- Si vous refusez, je suis sûre que M. Rushman se fera tant de souci qu'il en mourra.

- Bon, je ferai ce que je pourrai, dit finalement Mme Medway, plutôt à contrecœur. Je suis trop vieille maintenant pour me mesurer aux jeunettes qui s'imaginent en savoir plus que moi.

C'était toujours l'éternel conflit des générations. Cependant, Vanda tomba d'accord avec elle : imbus d'eux-mêmes et prétentieux, les jeunes ne respectaient plus rien.

Lorsqu'elle prit congé, Mme Medway était déjà en train de réfléchir au personnel qu'elle embaucherait.

Vanda savait qu'avec la collaboration de M. Buxton et de Mme Medway, tout serait fin prêt pour l'arrivée du comte.

Elle rendit ensuite visite à Mme Jacob. Celle-ci accepta d'aller travailler à Wyn Hall, pourvu qu'on l'y emmenât en équipage.

Ce ne fut qu'en rentrant chez elle que Vanda se souvint de la présence des bandits de grand chemin. Au moment d'arriver, une effrayante histoire racontée par son père plusieurs années auparavant

lui revint à l'esprit.

L'un de ces brigands, répondant au nom de Watson, avait torturé un marchand de diamants pour qu'il consente à lui livrer la moitié de sa fortune.

Lui et son complice avaient capturé le marchand alors qu'il rentrait chez lui, dans un faubourg de la ville, et l'avaient emmené à la campagne où ils l'avaient séquestré dans une grange abandonnée. Là, sous la menace d'un poignard et d'un pistolet, ils l'avaient obligé à signer un ordre de paiement de plusieurs milliers de livres.

Watson, qui savait se rendre très présentable, s'était ensuite rendu à la banque où on lui avait remis la somme sans lui poser de questions.

Puis les deux comparses avaient décampé, laissant leur prisonnier attaché et sans défense dans un endroit isolé.

Des enfants l'avaient découvert au bout de quelques jours par hasard. Il vivait encore, mais la faim, la soif et les tortures endurées avaient tellement affecté son état de santé qu'il mourut deux ans plus tard.

Les deux brigands furent arrêtés et pendus pour cet horrible méfait.

Vanda se souvenait maintenant de cette histoire et de bien d'autres, tout aussi effrayantes.

Elle les avait oubliées jusqu'à ce que la situation actuelle les ramène à son esprit.

Se pourrait-il que le comte subisse le même traitement que le marchand de diamants ? se demanda-t-elle avec horreur.

L'arrivée prochaine de nouveaux domestiques ferait peut-être fuir les bandits, qui ne trouveraient plus Wyn Hall aussi paisible et sûr. Cependant, le comte ne resterait pas cantonné dans sa demeure. Dès qu'il aurait un instant de libre, il irait chevaucher au-delà des limites du domaine et ses gardes du corps ne seraient jamais assez nombreux pour affronter les brigands.

Pourquoi n'avait-elle pas demandé aux Taylor combien d'hommes ils avaient vus ? Il semblait qu'ils n'aient eu affaire qu'à deux ou trois d'entre eux à la fois, mais beaucoup plus avaient pu élire domicile dans l'aile ouest.

Le comte risquait de courir droit au piège, songeait-elle en cherchant une solution.

Arrivée chez elle, elle se rendit aussitôt à l'écurie, et demanda aux palefreniers de conduire les deux meilleurs chevaux d'attelage de son père à l'auberge "Dog and Duck" de Gresbury.

Ils en furent manifestement ravis.

- Nos bêtes avaient bien besoin d'exercice, Mademoiselle Vanda ! dit le plus âgé.

- On les entraîne, vous savez, intervint le second. Mais pas plus tard que l'autre jour, on se disait qu'ils devenaient gras. Et cheval gras égale cheval fainéant.

- Eh bien, voilà pour eux l'occasion de se surpasser, nota Vanda. Je suis sûre que milord aura hâte de regagner Wyn Hall et qu'il ne les mènera pas au petit trot.

- Ça leur fera du bien, remarqua le palefrenier le plus âgé en hochant la tête avec satisfaction.

Vanda les quitta et se dirigea rapidement vers la maison.

Son père, qu'elle trouva en train d'écrire, fut ravi d'entendre les nouvelles.

- Je me demandais quand ce jeune homme se déciderait à rentrer. Il me tarde d'avoir une conversation avec lui.

- Pour ne parler que de la guerre ? protesta gentiment Vanda. Vous savez, papa, le comte aura beaucoup à faire dans son domaine.

- Neil a toujours été un bon garçon, et il a prouvé sa valeur de soldat. Je n'ai aucune crainte pour l'avenir.

Vanda aurait aimé pouvoir en dire autant.

Quand ils eurent fini de dîner, elle monta aussitôt dans sa chambre. Là, dans le silence de la nuit, elle réfléchit à un moyen de prévenir le comte de la présence des bandits. Mais, à supposer qu'il fût au courant, qu'y pourrait-il ? Aussi vaillant fût-il, affronter seul une bande d'hommes armés serait de l'inconscience. Et s'il faisait appel à la force militaire, cela se solderait par un affrontement qui laisserait de nombreux blessés, sinon des morts...

Les bandits seraient-ils assez fous pour ne pas quitter l'aile ouest quand ils verraient Wyn Hall agité d'une intense activité ? Certainement pas.

Ils se replieraient donc dans la forêt, vraisemblablement dans le Bois du Moine, où Vanda les avait vus la première fois.

L'histoire du marchand de diamants lui revint encore à l'esprit. Elle était persuadée que le comte courait un grave danger. Il ne restait plus qu'une solution : l'avertir avant qu'il ne rentre à Wyn Hall.

Comment n'y avait-elle pas pensé plus tôt ? Si les chevaux allaient à Gresbury, elle irait aussi. Les palefreniers les emmèneraient demain à l'auberge "Dog and Duck", ils auraient ainsi une nuit de repos avant que le comte ne les fasse de nouveau atteler pour rentrer. Si elle partait vendredi à l'aube avec Kingfisher, elle atteindrait l'auberge avant l'heure du petit déjeuner, c'est-à-dire avant le départ du comte.

En y réfléchissant, elle décida de parcourir les derniers kilomètres par la route. De cette manière, si le comte partait plus tôt que prévu, elle ne manquerait pas de le croiser.

Très tôt le lendemain matin, Vanda se rendit à Wyn Hall pour voir comment les choses s'organisaient.

Mme Taylor, faisant son possible pour imposer une discipline, s'agitait au centre d'une armée de femmes. Elles étaient venues du village, sur les instructions de Mme Medway, et piaillaient en parlant du comte. En passant parmi elles, Vanda comprit tout de suite que les Taylor leur avaient caché ce qui se passait dans l'aile ouest.

Elle fit le tour des différentes pièces. Les volets étaient à présent ouverts, les carreaux fraîchement nettoyés laissaient passer l'éclatante lumière du soleil. Wyn Hall était redevenue la charmante demeure d'autrefois.

Vanda trouva Taylor seul dans le cellier, en train de ranger les provisions que les fermiers avaient livrées : deux agneaux, une demi-douzaine de canards, une douzaine de poulets et une montagne d'oeufs !

- Sont-ils partis ? lui demanda-t-elle à voix basse au cas où quelqu'un se trouverait à proximité.

Elle n'eut pas besoin de préciser de qui elle parlait.

- Ils étaient encore là hier soir, lui répondit Taylor d'un ton de conspirateur.

Après l'avoir quitté, Vanda s'aventura jusqu'à l'arrière de l'aile ouest, en avançant prudemment le long des massifs de rhododendrons. Les fenêtres du bas étaient fermées.

Elle alla se placer devant celle du centre, qui correspondait au salon principal, et colla l'oreille contre le volet. Si quelqu'un bougeait ou parlait à l'intérieur, elle l'entendrait à coup sûr.

Comme elle ne percevait aucun signe de vie, elle espéra que les bandits avaient battu en retraite quand on avait rouvert Wyn Hall.

Mais cette perspective était-elle plus rassurante ? S'ils étaient retournés dans les bois et tendaient un piège au comte, comment pourrait-il se défendre ?

Vanda retourna chez elle plus déterminée que jamais à prévenir le comte avant qu'il n'atteigne Wyn Hall. Peut-être changerait-il ainsi d'avis et retournerait-il à Londres. Il aurait aussi la possibilité d'aller demander assistance aux soldats de la caserne la plus proche. Mais à quoi bon essayer d'anticiper sur sa réaction ? L'important était de l'avertir pour lui permettre d'agir en toute connaissance de cause.

Au déjeuner, il ne fut question que du comte. Sir Alexander était fier et heureux d'avoir pu lui rendre service en lui prêtant des chevaux. En parlant, les souvenirs revenaient : il évoquait le temps où le vieux comte vivait, et les nombreux sujets de discussion qu'ils abordaient.

En écoutant son père, Vanda songea que le comte avait été bien avisé de passer la dernière nuit de son voyage dans un relais de poste. L'excitation et la joie suscitées par son retour auraient été gâchées s'il était arrivé tard dans la soirée. Cependant, cela le rendait beaucoup plus difficile à joindre...

Elle se sentait un peu coupable d'avoir tout caché à son père. Mais qu'aurait-il fait si elle lui avait révélé la présence des bandits ? Ni lui ni M. Rushman n'auraient pu agir efficacement sans aide extérieure.

Plus elle y réfléchissait, plus elle était convaincue du bien-fondé de sa décision. Elle avait eu raison de vouloir régler seule ce problème.

- Si je sauve le comte, ils reconnaîtront que j'ai fait le bon choix, se dit-elle avant d'adresser une prière à Dieu pour implorer son aide.

Le comte se heurta à des difficultés qui l'empêchèrent de quitter Londres aussi rapidement et secrètement qu'il en avait l'intention, le mercredi matin.

Il avait prévu de partir tout de suite après le petit déjeuner. Mais dès son réveil, on lui annonça qu'un message du Premier ministre l'attendait. Un message trop urgent pour être ignoré.

Le comte de Liverpool souhaitait le voir expliquer personnellement à plusieurs membres du cabinet les toutes dernières exigences des Français concernant l'armée d'occupation. Il désirait aussi qu'il leur parle de la décision du duc de Wellington de renvoyer une dizaine de milliers d'hommes chez eux. Le comte ne pouvait refuser une telle requête. Il se rendit donc à Downing Street, espérant qu'on ne l'y retiendrait pas trop longtemps. Il se berçait d'illusions. La réunion traîna en fait jusqu'au déjeuner, auquel il lui fut impossible de se dérober.

Quand il fut enfin libre de retourner à Berkeley Square, la journée était bien trop avancée pour songer à prendre la route. C'est ainsi qu'il reporta son voyage au lendemain. Bien que cela l'ennuyât, il n'avait pas le choix.

Pour cette dernière soirée à Londres, il décida de passer à son club, où il retrouva plusieurs amis.

- Iras-tu à la soirée de la duchesse, tout à l'heure ? lui demanda l'un d'eux. Ce ne sera qu'un petit bal, mais ses fêtes sont en général bien réussies.

- Je n'ai pas encore décidé, répondit-il d'un air évasif.

- Tu risques de décevoir quelqu'un si tu ne viens pas, lui précisa-t-on aussitôt. Quelqu'un auprès de qui une place t'est officiellement réservée au repas de Carlton House.

Le comte avait complètement oublié que le prince-régent

l'avait invité à dîner avant le bal de la duchesse. Et qu'il avait accepté...

À présent, il était décidé à se dérober coûte que coûte à ce repas, Sinon, Caroline emploierait à nouveau tous les moyens en son pouvoir pour afficher leur relation afin de légitimer ce qui n'était au départ qu'une liaison de passage. Il arrivait qu'un homme fût ainsi poussé au mariage par la toute-puissance de l'opinion.

Envisagé sous cet angle, se rendre au dîner de Carlton House équivalait à se passer la corde au cou.

Que faire ? se demanda-t-il, paniqué. Tout aurait été réglé s'il avait pu quitter Londres le matin, conformément à ses plans. Mais le sort semblait s'acharner...

Il rentra rapidement et s'installa à son secrétaire pour rédiger une lettre d'excuses à l'intention du prince-régent. Il prétextait qu'il avait attrapé un coup de froid aussi soudain que violent, et était donc désolé de ne pouvoir assister au dîner... En outre, il ne voulait surtout pas risquer de contaminer Son Altesse Royale, dont l'éminence de la tâche ne devait pas être compromise par la maladie.

Sachant le prince-régent extrêmement pointilleux sur le chapitre de sa santé, le comte savait qu'on ne considérerait pas son refus comme une insulte, mais au contraire comme un acte de générosité.

Il envoya un valet porter le message au prince. Puis il dîna seul et ordonna qu'on le réveille à six heures le lendemain matin. Son phaéton, équipé de la plus belle paire de chevaux, qu'il avait récemment achetés à Tattersall, serait prêt à cinq heures et demie.

Son valet de chambre l'avait déjà devancé dans une voiture chargée de ses bagages. Quant aux valets d'écurie, ils avaient pris la route le matin avec quatre chevaux, en direction du relais où il ferait lui-même étape.

Un troisième laquais, qui était de surcroît excellent cuisinier, voyageait avec son valet de chambre. Sa tâche consistait à s'assurer de la qualité de la nourriture et du vin qui seraient servis à son maître à chaque étape.

Le comte pensait arriver à Wyn Hall pour le déjeuner du surlendemain. Il s'endormit, bercé par cette idée réconfortante.

Le bruit de la porte le réveilla. Était-ce déjà l'heure de se lever ? se demanda-t-il en ouvrant les yeux à demi.

Quelqu'un s'avança jusqu'au lit et commença à allumer le chandelier d'argent.

Rêvait-il, ou était-ce Caroline ?

Elle tenait une bougie à la main, probablement prise dans le couloir...

- Caroline ? ! Que faites-vous ici à cette heure de la nuit ?

Elle se retourna pour lui adresser son plus beau sourire.

Elle portait une élégante robe de soirée et un collier de diamants.

- Comme vous n'étiez ni à Carlton House ni au bal de la duchesse, j'ai pensé qu'il fallait que je vienne.

Le comte se redressa.

- Avez-vous perdu la tête ? Vous rendez-vous compte des conséquences si l'on apprend que vous m'avez rejoint au milieu de la nuit ?

- La seule personne au courant de ma présence est votre valet de pied.

- Et votre cocher ?

Caroline haussa les épaules.

- Ils sont payés pour savoir se taire. Et, de toute façon, l'opinion des domestiques importe peu !

Le comte ne répondit pas, se contentant de la regarder froidement.

- Allez-vous-en, Caroline, dit-il fermement. Vous pouvez peut-être vous permettre cela à Paris, mais pas à Londres.

- Et qui m'en empêchera ?

Elle se mit à déboutonner sa robe, sans le lâcher des yeux une seconde.

- Votre conduite est inqualifiable, Caroline. Vous n'avez aucun droit de vous introduire ainsi chez moi et j'insiste pour que vous partiez immédiatement.

Caroline éclata de rire. Un rire cristallin qui sembla percer l'épaisseur de la nuit.

Puis, alors que le comte se demandait par quel moyen lui faire entendre raison, elle imprima un léger mouvement à son corps.

Sa robe glissa au sol.

Elle resta un moment immobile, sa superbe nudité baignée de la lueur des bougies évoquant une statue d'Aphrodite. Le collier de diamants brillait de mille feux sur sa peau d'une blancheur éblouissante.

Avant que le comte ait pu réagir, elle se jeta contre lui.

Il sentit ses bras tendres autour de son cou, ses lèvres brûlantes sur les siennes, et un irrésistible désir s'empara de lui.

L'aube était presque levée quand le comte persuada Caroline de s'en aller.

Il la regarda enfile sa robe et ne fit aucun effort pour se lever ou la raccompagner.

- Déjeunerez-vous avec moi ? demanda-t-elle en remettant de l'ordre dans ses cheveux.

- Je pars pour la campagne.
- Vraiment ? Dans ce cas, je vous accompagne.
- Non, Caroline. C'est impossible.

- Pourquoi ? Vous savez pourtant à quel point il me tarde de voir Wyn Hall.

- Je doute que la maison vous plaise dans son état actuel. Elle est fermée depuis la mort de mon père et les deux vieux gardiens qui s'en occupent n'ont certainement pas fait de miracles.

- L'important est que nous soyons ensemble, déclara-t-elle avec douceur.

- Il y a sûrement beaucoup de poussière, des plafonds lézardés, des lits humides, et le couinement des souris pour vous tenir éveillée.

Au cri d'effroi que poussa Caroline, il comprit qu'il avait touché juste. Quelle femme n'aurait pas réagi ?

- Cela ne peut être aussi terrible ! s'exclama-t-elle.

- Je m'attends à ce que ce soit pire. Quand j'aurai remis le domaine dans l'état où je l'ai laissé à mon départ, je donnerai une grande fête.

Caroline se détourna du miroir, les yeux étincelants de plaisir :

- Une fête ! Je serai votre hôtesse, Neil chéri. C'est une merveilleuse idée ! Nous convierons le prince-régent. Il disait justement ce soir qu'il adorait être notre invité à Wyn Hall.

Le comte se raidit. Il savait exactement ce que Caroline entendait par "notre invité". Si elle avait parlé en ces termes au prince-régent, celui-ci devait déjà s'attendre à ce que leurs fiançailles soient annoncées.

Ses lèvres se crispèrent sèchement.

Comme si elle prenait soudain conscience d'avoir été trop loin, Caroline s'empessa d'ajouter :

- Je n'ai pas dit à Son Altesse que nous étions fiancés, mais je crois qu'il s'en doute.

- Nous ne sommes pas fiancés ! Je vous l'ai déjà dit, Caroline, je n'ai pas l'intention de me marier avant d'avoir mis toutes mes affaires en bon ordre.

- Et, à ce moment-là, je serai pour vous la plus parfaite des épouses, répliqua-t-elle en se dirigeant vers la porte.

- Donnez-moi de vos nouvelles avant la fin de la semaine prochaine, mon chéri. Sinon, je vous rejoindrai sans attendre d'être invitée. Et peut-être même en compagnie du régent.

Sans attendre de réponse, elle se glissa hors de la pièce, refermant doucement la porte derrière elle.

Le comte se radossa rageusement contre les oreillers. Pour la centième fois, il se demanda comment échapper à ce piège si bien tendu.

Caroline utilisait toutes les armes imaginables et il ne voyait pas quel miracle pourrait le sauver.

Se servir du prince-régent comme intermédiaire était assurément un atout majeur. Son Altesse adorait jouer les Cupidons, et serait même prêt, si Caroline le charmaient et s'il se sentait d'humeur généreuse, à organiser la réception du mariage à Carlton House. C'était exactement le genre de festivités qui le réjouissait.

Le comte poussa un grognement de dégoût et ferma les yeux.

Il pouvait voir les griffes du piège se refermer. Et Dieu savait quel piège le mariage représentait pour un homme !

Juste une question de temps, et il serait capturé, emprisonné, sans espoir de s'échapper. Caroline serait sa femme, et ses amants mangeraient son pain, boiraient son vin et se vautreraient dans son lit. Tout cela, en se moquant ouvertement de lui...

"Je ne le supporterai pas !" murmura-t-il furieusement.

Il aurait encore préféré combattre Napoléon durant une guerre interminable.

4.

Sir Alexander s'étant retiré dans son bureau, Vanda alla donner quelques conseils aux palefreniers avant leur départ pour Gresbury.

Afin d'éviter d'épuiser les chevaux, ils partiraient le plus tôt possible, pour avoir ainsi le temps de voyager tranquillement et d'atteindre l'auberge en fin d'après-midi. En coupant à travers champs, ils iraient de toute façon beaucoup plus vite que par l'étroite route en lacet.

Les chevaux, déjà prêts pour le voyage, avaient l'air en pleine forme. Leur allure altière et leur vigueur auraient satisfait le plus exigeant des cavaliers.

Le comte avait toujours été un grand amateur de chevaux et un cavalier hors pair. Malgré leur différence d'âge, Vanda se rappelait avoir admiré son maintien et son assurance en selle. Il aurait donc sans aucun doute beaucoup de plaisir à monter les magnifiques chevaux de son père, en attendant que sa propre écurie soit à nouveau convenablement remplie.

Les palefreniers la saluèrent respectueusement.

- Tout est prêt, Mademoiselle Vanda, et on a une lettre de M. Rushman pour Monsieur le comte.

- Ne la perdez pas, leur recommanda-t-elle en souriant.

- On a entendu de drôles de choses, Mademoiselle, dit le second avec une grimace.

Vanda se tourna vers lui, l'engageant à poursuivre.

- L'jardinier du pavillon blanc a vu sept hommes à cheval en direction du Bois du Moine, tôt ce matin.

Vanda se figea. Elle ne savait que trop de qui il s'agissait. Comment avait-elle été assez stupide pour oublier que les bandits disposaient de chevaux ? Ils n'avaient certainement eu que l'embarras du choix pour les loger dans les nombreuses stalles vides de Wyn Hall.

Les palefreniers du comte étaient donc forcément au courant de leur présence. Mais ils s'étaient tus, trop terrorisés pour parler, tout comme les Taylor.

Vanda se reprochait maintenant de ne pas y avoir pensé, mais ce qu'elle venait d'apprendre l'horrifiait. Elle n'avait pas imaginé que les brigands fussent si nombreux. Sept hommes armés jusqu'aux dents représentaient une terrible menace pour un cavalier solitaire. Que pourrait faire le comte s'ils l'attaquaient ? Elle prit soudain conscience du regard inquiet des palefreniers.

Ils la fixaient, visiblement déconcertés par son silence.

- Je me demande qui sont ces cavaliers, s'empessa-t-elle de déclarer.

- Nous aussi, Mademoiselle Vanda, dit le plus vieux des deux.

- Je chercherai d'autres témoins, déclara-t-elle d'un ton qui se voulait dégagé. Ce jardinier a peut-être beaucoup d'imagination.

- C'est un gars de confiance, affirma le palefrenier.

Voyant que Vanda attendait leur départ, il sauta en selle, aussitôt imité par son compagnon. Chacun d'eux tenait un second cheval par la bride.

- Ne les fatiguez pas, leur rappela-t-elle.

- Comptez sur nous, Mademoiselle, lui assura le plus âgé.

Jusqu'à ce qu'on revienne, Jake s'occupera des chevaux.

Jake, son fils, avait presque autant d'expérience que lui.

Vanda les suivit des yeux jusqu'à ce qu'ils disparaissent dans le lointain. Elle était plus que jamais convaincue qu'il fallait prévenir le comte. Pour pouvoir agir, il devait savoir où les bandits se cachaient, et le plus vite possible. Il avait en effet besoin de temps pour résoudre ce problème et devrait longuement y réfléchir avant de regagner son domaine pour ne pas risquer de se jeter dans la gueule du loup.

Les bandits n'attendaient peut-être que son retour pour le prendre en otage et réclamer ensuite une forte rançon.

Au pire, ils pouvaient pénétrer dans la maison et le surprendre durant son sommeil, ou à n'importe quel autre moment, puisqu'il ne serait sûrement pas armé dans l'enceinte de sa demeure.

Or, ni le vieux Buxton ni les valets qu'avait engagés ce dernier ne seraient en mesure de le défendre. Quant aux villageoises travaillant sous les ordres de Mme Medway, elles ne seraient capables que de pousser des cris hystériques.

Plus elle mesurait la gravité de la situation, plus elle se sentait déterminée. Ce qu'elle s'apprêtait à faire était très audacieux et, si quelqu'un venait à l'apprendre, les ragots iraient bon train. Mais la vie du comte était en péril... Voilà tout ce qui comptait.

Regagnant la maison, elle monta dans sa chambre et réunit rapidement les quelques effets qui lui seraient nécessaires pour la nuit. Elle choisit aussi une robe de mousseline claire pour le dîner, et rangea le tout dans un sac léger afin de pouvoir le fixer à la selle de Kingfisher.

Après avoir revêtu sa plus seyante tenue d'équitation, elle attrapa son chapeau, son sac de voyage, et se hâta de redescendre dans le hall, où elle déposa ses paquets.

Lorsqu'elle pénétra presque tremblante dans le bureau de son père, sir Alexander leva sur elle des yeux agacés. Il détestait être interrompu dans son travail.

- Je suis désolée de vous déranger, papa, mais je viens de

recevoir un message de Mlle Walters. Elle est malade et je crois que je devrais aller la voir.

Mlle Walters, la vieille gouvernante qui l'avait éduquée pendant des années jusqu'à l'heure de sa retraite, habitait à environ deux kilomètres de Gresbury. Vanda ne manquait pas de lui rendre visite régulièrement.

- Pauvre Mlle Walters ! s'exclama le général, sincèrement désolé. Tu as raison d'y aller, mais emmène Jim avec toi.

Jim était l'un des palefreniers parti pour Gresbury.

Vanda hocha la tête, honteuse de devoir lui mentir.

- Je ferai mon possible pour rentrer avant la nuit. Mais si elle me retient trop, je resterai dormir là-bas.

- Je n'aime pas que tu coures ainsi la campagne ! dit-il en se fâchant. Mais je suppose que tu es obligée de t'y rendre.

- Ce ne serait pas convenable de la laisser dans un tel moment, papa.

Elle l'embrassa sur le front.

- Ne travaillez pas trop et n'oubliez pas de prendre vos médicaments !

- Ne t'inquiète pas pour moi. Je me débrouille très bien seul !

Le général ne supportait pas qu'on le traite comme un vieil homme fragile.

Avant de quitter la pièce, Vanda se retourna une dernière fois. À nouveau plongé dans son livre, son père ne pensait déjà plus à elle.

Quand Jake eut sellé Kingfisher, elle se mit en route, effectuant un détour pour ne pas risquer de croiser les deux palefreniers qui avaient un peu plus d'une demi-heure d'avance sur elle. Ils s'étonneraient de la voir chevaucher seule, sachant comme tout un chacun que le général avait toujours interdit à sa fille de voyager sans escorte. Elle ne tenait pas à devoir leur répondre et à être forcée de leur révéler la présence des bandits dans le voisinage.

La région lui était aussi familière que le parc de Wyn Hall. Elle avait souvent chassé en hiver dans la campagne environnante et avait plusieurs fois accompagné son père à Gresbury. C'était un petit village plutôt charmant, autour duquel s'étaient implantées quelques-unes des meilleures auberges du comté. Il n'était donc pas étonnant que le comte eût choisi l'une d'elles comme étape.

Par cette chaude journée ensoleillée, Kingfisher semblait particulièrement apprécier de galoper à travers champs. Elle le poussa d'abord au grand galop, puis lui fit adopter un pas plus tranquille, soucieuse de ne pas l'épuiser inutilement.

En traversant la forêt de Savernake, Vanda se demanda avec un frisson d'angoisse si des bandits n'y rôdaient pas. Les sept "gentlemen de la route" avaient peut-être préféré l'immensité de

Savernake au petit Bois du Moine. Elle était cependant convaincue qu'ils ne quitteraient pas leur position stratégique tant qu'ils n'auraient pas obtenu ce qu'ils désiraient de Wyn Hall.

Une fois de plus, elle songea aux miniatures, aux tableaux et aux objets précieux qu'il serait si facile d'emporter et de revendre.

Inconsciemment, elle poussait Kingfisher à accélérer, si bien qu'elle pénétra dans la cour de l'auberge peu après cinq heures.

Un valet d'écurie accourut aussitôt à sa rencontre.

- Les chevaux du général Alexander Charlton sont-ils arrivés ? demanda-t-elle.

- Non, M'dame.

- Ils ne vont pas tarder, déclara-t-elle en mettant pied à terre.

Après avoir inspecté l'écurie, elle sélectionna cinq stalles qui lui parurent en bon état. Elle ordonna qu'on renouvelle la paille et se dirigea vers l'auberge.

L'aubergiste, un gros homme à la carrure imposante, l'accueillit avec amabilité.

- Bonjour, Madame, et bienvenue au "Dog and Duck".

- Merci. J'ai déjà annoncé à votre palefrenier que quatre chevaux de l'écurie de mon père, le général Alexander Charlton, sont sur le point d'arriver.

L'aubergiste parut très impressionné alors que Vanda poursuivait :

- Deux d'entre eux sont destinés au comte de Wynstock qui, je crois, passe la nuit ici.

- Effectivement, Madame. Et nous sommes très flattés que Monsieur le comte nous fasse l'honneur de sa présence.

- J'ai un important message à lui transmettre. Me permettrez-vous de l'attendre dans un de vos salons ?

L'aubergiste acquiesça avec empressement, la priant de le suivre. Ils empruntèrent le couloir longeant l'arrière de la salle à manger commune, et aboutirent dans un salon minuscule mais confortablement aménagé. Un feu crépitait dans la cheminée, et la table près de la fenêtre était déjà presque entièrement dressée en vue du dîner.

Vanda remercia son hôte et demanda s'il était possible de se rafraîchir. Peu après, une servante coiffée d'une charlotte la conduisit à l'étage, dans un agréable cabinet de toilette.

En redescendant quelques minutes plus tard, son chapeau à la main, Vanda espéra que le comte ne tarderait pas. Elle préférerait reprendre la route le plus tôt possible pour ne pas être obligée de passer la nuit chez Mlle Walters, comme elle l'avait dit à son père.

Cette perspective ne la tentait aucunement. Sa gouvernante était devenue presque sourde avec l'âge, entretenir une conversation

relevait du tour de force. Il fallait répéter chaque mot, les articuler à s'en décrocher la mâchoire... Vanda sortait épuisée de chacune de ses visites à Mlle Walters.

Mais, même s'il fallait supporter cela, Vanda ne regrettait rien. L'essentiel étant d'avertir le comte du danger qui le guettait aux portes de son domaine.

Sept heures ! Pourquoi ne l'avait-on pas réveillé à six heures comme il l'avait ordonné ?

Se levant d'un bond, le comte sonna furieusement. Décidément, il ne pouvait se fier à personne quand son valet de chambre n'était pas là. Lui seul savait le servir à la mesure de ses exigences.

Évidemment, Croker ayant été son ordonnance, son éducation relevait de la dure école de la guerre. Ce qui n'était pas le cas des domestiques nouvellement embauchés que ce dernier n'avait pas encore eu le temps de former. Mais le comte ne doutait pas une seconde que Croker les mettrait au pas tôt ou tard.

Un valet de pied apparut bientôt au seuil de la chambre. Le comte lui demanda pourquoi on avait manqué à ses ordres.

- Je suis venu à six heures, Monsieur le comte, mais comme vous dormiez très profondément, je n'ai pas osé vous déranger.

À l'expression du regard et à l'intonation de la voix, le comte comprit que le valet était au courant de la visite nocturne, comme probablement tout le reste de la maison ! Les lèvres crispées de rage, il maudit Caroline et ses charmes diaboliques.

Mais il se raisonna pour ne pas perdre son sang-froid et déclara sévèrement :

- La prochaine fois, si je dis six heures, il faudra que ce soit six heures !

- Oui, milord ! s'empessa d'acquiescer le valet en lui présentant nerveusement ses vêtements.

Le comte s'habilla en hâte et descendit si rapidement s'installer à la table du petit déjeuner qu'il prit de court la cuisinière. Là aussi, il dut attendre pour être servi. De fil en aiguille, il était huit heures passées quand il put enfin grimper dans son phaéton et se mettre en route.

S'il voulait atteindre Gresbury dans le courant de l'après-midi, il lui faudrait conduire plus vite qu'il ne l'avait prévu. Non pas que sa région fût si éloignée de Londres, mais les routes étaient très mauvaises. Le prince-régent, qui se vantait de battre tous les records de vitesse quand il se rendait à Brighton, aurait du mal à éprouver son talent sur les nombreux et étroits lacets menant à Wyn Hall.

Le printemps était vraiment la plus belle saison pour la campagne ! De l'herbe tendre, des boutons de primeroses et de

violettes, des senteurs fraîches de renaissance... Mais, concentré sur sa conduite, il ne profitait pas des merveilles qui l'entouraient.

Pour sa plus grande satisfaction, ses chevaux étaient excellents et parfaitement entraînés. Il n'avait pas manqué de s'en assurer en les achetant à Tattersall. Mais on pouvait facilement se tromper en la matière, et s'en apercevoir trop tardivement.

Cette fois, il ne regrettait nullement son choix. Ces bêtes méritaient chaque sou qu'il avait dépensé pour elles, ainsi que les plus grands égards.

Faisant une courte halte à l'auberge où il aurait dû passer la première nuit de son voyage, il paya généreusement la chambre qu'on lui avait retenue et qui était, par sa faute, restée inoccupée.

Il avait pris cette habitude en France : payer tout ce que l'armée britannique réquisitionnait chez l'habitant. Les Français avaient été stupéfaits par tant d'honnêteté. Comment auraient-ils imaginé que l'ennemi leur verserait le moindre sou en échange de leurs cochons, poulets et canards ?

L'aubergiste fut tout aussi étonné par le nombre de guinées d'or que le comte déposa devant lui.

- Vous êtes un grand homme, Monsieur le comte ! s'exclama-t-il impressionné.

Le comte lui adressa un sourire et se hâta de reprendre la route.

Pendant près de deux kilomètres, il avança presque au pas, bloqué par une charrette qu'il lui était impossible de dépasser. Furieux, il dut néanmoins attendre patiemment que le fermier bifurque dans un petit chemin de campagne.

Ce fut une journée interminable, avec une unique halte pour déjeuner hâtivement. Quand il arriva au "Dog and Duck", vers huit heures, il était épuisé et affamé.

Deux valets d'écurie vinrent se charger des chevaux, tandis que l'aubergiste se penchait déjà en une révérence sur le seuil de la porte.

- Avez-vous fait bon voyage, Monsieur le comte ?

- Pas trop mauvais. Mais vos routes sont abominables ! Il faudrait songer à y remédier.

- Je suis d'accord avec vous, Monsieur le comte. Tous les voyageurs se plaignent, mais nous n'y pouvons rien.

Le comte décida qu'il adresserait personnellement une protestation au représentant de la Couronne. Il lui signifierait clairement que cette situation était intolérable, car certaines routes devaient être totalement impraticables en hiver, par temps de neige ou de pluie torrentielle.

Mais en cet instant, son propre confort lui importait davantage.

L'aubergiste lui montra la chambre qui lui était destinée, la

plus grande, et la plus belle du relais. Le valet qui l'avait accompagné s'y affairait déjà, déballant les affaires de son maître.

Comme il l'avait demandé par avance, une baignoire avait été disposée devant la cheminée.

- On vous montera de l'eau chaude dans quelques minutes, milord, l'informa respectueusement l'aubergiste.

Il se détourna pour s'en aller. Puis, comme si la mémoire lui revenait soudain, il ajouta :

- Une lady attend Monsieur le comte en bas. Elle est ici depuis plusieurs heures.

Le comte le regarda interloqué. Caroline n'aurait tout de même pas pu arriver avant lui !

- Une lady ?

- Mlle Charlton, milord. La fille du général Alexander Charlton, dont les chevaux ont été envoyés ici à votre intention.

Le comte se détendit.

- Je vois. Je m'excuserai de mon retard auprès de milady. Peut-être m'accordera-t-elle l'honneur de dîner en ma compagnie ?

- Je lui transmettrai votre invitation, Monsieur le comte, assura l'aubergiste en quittant la pièce.

Le comte aurait de loin préféré dîner seul. Il était trop fatigué pour se sentir d'humeur badine. De plus, la fille du général ne devait pas être de prime jeunesse et faisait sûrement partie de cette catégorie assommante de femmes qui s'imaginent égaler les hommes en tous domaines.

Mais il devait s'y contraindre puisqu'il avait cru comprendre qu'il empruntait les chevaux du général. L'idée que l'écurie de son père ne contenait peut-être plus aucune bête valable le frappa alors pour la première fois. Après la mort du vieux comte, personne n'avait pu donner l'ordre à M. Rushman de racheter des chevaux. Voilà pourquoi ce dernier avait dû demander ce service au voisin.

Tout en se plongeant avec délices dans le bain chaud, le comte se remémora le général. De la même génération que son père, dont il avait été un ami très proche, il devait être assez âgé désormais. Il se souvint aussi de l'étonnante beauté de son épouse !

Ce souvenir le ramena à Caroline et il se demanda à nouveau comment la fuir. Elle avait occupé presque toutes ses pensées depuis qu'il avait quitté Londres, gâchant la joie de son retour à Wyn Hall. Il avait l'impression d'être un petit garçon injustement privé d'un merveilleux cadeau.

Il se prit soudain à penser qu'il la haïssait. En vérité, il savait bien avant de quitter Paris qu'elle incarnait tout ce qu'il détestait chez une femme. Cependant, il avait été assez faible pour succomber à ses charmes.

Quel idiot il était ! se reprocha-t-il en sortant du bain et en se séchant énergiquement.

Puis il s'habilla pour le dîner, s'inspecta rapidement dans le miroir et descendit. L'aubergiste l'attendait au bas des marches.

- Le dîner sera prêt dans quelques minutes, Monsieur le comte, lui annonça-t-il.

- J'avoue que je suis affamé. L'aubergiste le précéda dans le couloir lambrissé menant au salon privé.

Vanda se leva à leur entrée. Le comte eut beaucoup de mal à cacher son étonnement quand il la vit.

Après avoir reçu l'invitation à dîner, Vanda s'était fait conduire dans une chambre pour se changer, heureuse d'avoir pensé à emporter une robe de soirée !

D'un modèle très sobre, elle n'en était pas moins seyante. La taille haute mettait en valeur les rondeurs de sa gorge. L'ourlet, agrémenté de deux volants simples, accentuait la perfection de sa silhouette élancée.

Vanda ne portait ni bijoux ni ornements d'aucune sorte. Mais le comte n'avait jamais vu une chevelure d'une couleur si étrangement belle. Des touches argentées, semblables à des reflets de lune, étincelaient sur ce flot d'or.

Le visage de Vanda était si fin que ses grands yeux semblaient l'occuper tout entier. Ils n'étaient pas du bleu allant normalement de pair avec la blondeur, mais aussi verts que l'herbe au printemps, et des éclats dorés, comme autant de petits soleils, les parsemaient.

Le comte s'était attendu à une femme d'âge mûr, et se retrouvait face à une charmante jeune fille...

Il eut le sourire aux lèvres.

- Je me souviens maintenant ! s'exclama-t-il. Vous êtes Vanda !

- Je pensais que vous m'auriez oubliée.

- Je me rappelle une jolie petite fille qui montait sur des chevaux trop grands pour elle et nageait dans le lac comme un vrai poisson !

Vanda éclata de rire.

- Et moi, je me souviens que vous sautiez des obstacles que papa jugeait trop hauts et fort dangereux !

Le comte rit à son tour.

- Mon père me le reprochait souvent, mais j'ai toujours aimé tenter l'impossible !

Ils étaient tous deux en train de rire quand l'aubergiste leur apporta une bouteille de Champagne.

Vanda accepta une coupe et porta un toast.

- À votre retour ! Nous vous attendions depuis si longtemps !

- Il me tardait aussi de rentrer, déclara gravement le comte.
Ces années m'ont paru durer une éternité.

Ils prirent place à la table, où les mets les plus raffinés avaient été disposés. Le comte avait si faim qu'il savoura chaque bouchée de ce merveilleux dîner.

Tout en mangeant, il pressa Vanda de questions. Comment était Wyn Hall ? Et le domaine ? Les chevaux ?

Elle l'assura du parfait état de la maison et lui expliqua comment Buxton et Mme Medway étaient revenus.

- Tout n'est peut-être pas exactement comme du vivant de votre père, mais ils font de leur mieux, sans personne pour les diriger.

Notant la nuance de reproche, le comte s'empessa de déclarer :

- Je sais que cela n'a pas été facile pour eux. J'avais l'intention de quitter Londres plus tôt, mais j'ai été retenu à la dernière minute. Je n'ai pu partir que ce matin.

- Alors vous avez voyagé toute la journée !

Il acquiesça.

- C'est un record ! remarqua-t-elle. En hiver, il faut parfois trois jours pour nous atteindre.

Ils discutèrent un moment du problème des routes et des solutions possibles pour améliorer la région.

Après le dessert, le comte accepta un verre de cognac. Trop bon pour ne pas être de l'alcool de contrebande..., songea-t-il en le goûtant.

Enfin, les domestiques se retirèrent, les laissant seuls, confortablement installés dans des fauteuils près de la cheminée. Les flammes crépitaient dans l'âtre, rendant l'atmosphère douce et chaleureuse. Mais il se faisait tard. Vanda devait expliquer au comte la raison de sa visite et se hâter de reprendre la route. Elle risquerait sinon de trouver Mlle Walters endormie.

- Qu'est-ce qui vous préoccupe ? demanda le comte en la voyant soudain soucieuse.

- J'ai quelque chose à vous dire et dois le faire vite. Autrement, ma vieille gouvernante, qui habite le village voisin et ne m'attend pas, ne m'entendra pas frapper à sa porte.

- Vous ne restez donc pas ici cette nuit ?

- Bien sûr que non ! Je suis venue parce qu'il fallait que je vous voie d'urgence. Mais j'avais l'intention de rentrer chez moi avant la nuit..., si vous n'étiez pas arrivé si tard.

Le comte la regarda un moment avant de demander :

- Pourquoi deviez-vous me voir, si ce n'est pour m'apporter les chevaux de votre père ?

- Ce n'est pas moi qui les ai amenés, mais des valets d'écurie.

Le comte posa son verre.

- Alors qu'avez-vous à me dire de si urgent ? demanda-t-il vraiment intrigué.

Il était conscient que, contrairement à la plupart des femmes, elle ne l'avait pas attendu pour le seul plaisir de profiter de sa compagnie.

- Des choses très graves se passent à Wyn Hall, déclara Vanda. Elle avait instinctivement baissé la voix.

Le comte la regardait toujours sans mot dire.

- Cela va vous mettre en colère et gâcher la joie de votre retour, reprit-elle. Mais il fallait que je vous mette en garde.

- Me mettre en garde ?

- Oui. Vous courez peut-être un grave danger !

Il parut franchement interloqué.

- Pourquoi, et de quelle façon ?

Vanda prit une profonde inspiration.

- L'aile ouest est occupée depuis quelques jours par des bandits de grand chemin.

Le comte se redressa brusquement, son visage reflétant la plus grande incrédulité.

- Des bandits de grand chemin ? Dans l'aile ouest ? Je ne peux le croire !

- C'est pourtant vrai. Ils ont terrorisé les Taylor, vos gardiens, et tout me porte à croire qu'ils ont fait de même avec les palefreniers.

- Pourquoi personne n'a-t-il réagi ? Rushman pouvait sûrement...

- M. Rushman n'est pas au courant, l'interrompit-elle. Mon père non plus. En fait, je suis la seule personne, excepté les domestiques que je vous ai cités, à connaître leur présence.

- Ils auraient pu pénétrer dans la maison !

- En effet. Et la dévaliser.

- À votre avis, pourquoi ne l'ont-ils pas fait ?

Vanda hésita à lui dire ses craintes... Mais n'était-elle pas venue dans ce but ?

- Je pense, sans en avoir de preuve certaine, qu'ils ont besoin d'argent et redoute qu'ils ne tentent de vous l'extorquer. Si vous rentrez...

- Si je rentre ? répéta-t-il. Suggérez-vous sérieusement que je ne retourne pas chez moi ?

- Cela peut être dangereux, si vous n'avez pas la protection de l'armée.

- Je n'ai jamais entendu une telle absurdité ! s'exclama-t-il, riant presque. Croyez-moi, Vanda, ce genre de fripouilles ne m'impressionne pas !

- Ils sont sept, l'informa-t-elle calmement. Et ils sont sûrement très dangereux ! Si vous aviez vu la frayeur des Taylor, vous n'en douteriez pas.

- Je ne m'attendais pas à une telle chose, dit pensivement le comte. Les croyez-vous capables du pire ?

- Voilà plusieurs années, papa m'a raconté qu'un bandit de grand chemin nommé Watson avait capturé et torturé un marchand de diamants pour lui extorquer de l'argent. Ce dernier est mort deux ans plus tard, suite aux mauvais traitements qu'il avait subis.

- Je connais cette histoire. Mais cela se passait au siècle dernier. Je ne pensais pas que les bandits de grand chemin enlevaient encore leurs victimes.

- Alors vous avez aussi oublié le capitaine James Campbell et sir John Johnson.

- Qu'ont-ils fait ?

- Ils ont capturé une héritière de treize ans et James Campbell l'a forcée à l'épouser.

- Dieu du Ciel ! A-t-elle réussi à s'échapper ?

- Les bandits ont été pris et sir Johnson pendu, mais le capitaine Campbell est parvenu à s'enfuir à l'étranger.

Comme le comte ne disait rien, Vanda poursuivit :

- Je suis sûre que les bandits de grand chemin sont aussi nombreux qu'autrefois. Si ce n'est plus, avec tous ces soldats démobilisés, lâchés dans la nature, sans argent ni travail.

Le comte savait qu'elle disait vrai pour avoir lui-même vu ces dizaines d'hommes désarmés, partant à la dérive au bord des routes.

Il y eut un moment de silence chargé d'angoisse.

- Que me suggérez-vous de faire ? demanda finalement le comte.

Vanda sourit.

- Je suis là pour vous avertir, pas pour prendre des décisions à votre place. Après tout, c'est vous qui avez l'habitude des stratégies guerrières !

- Mais je savais au moins où se trouvaient mes ennemis.

- Sur ce point, je peux vous aider. Les bandits se sont retranchés dans le Bois du Moine.

- Croyez-vous qu'ils y resteront ?

- Je n'en suis pas certaine. Mais cela me semble probable, puisqu'ils sont au courant de votre retour imminent.

- C'est en effet logique... Mais que puis-je faire ?

- Pourquoi n'iriez-vous pas demander de l'aide à l'officier responsable de la caserne voisine ? Il pourrait envoyer une compagnie à Wyn Hall.

Le comte réfléchit un moment à cette proposition.

- J'avoue qu'il m'est difficile d'admettre ma propre impuissance.
N'y a-t-il pas d'hommes en état de se battre sur mon domaine ?

- Il y en a quelques-uns, mais ils n'ont pas fait la guerre et ignorent tout du maniement des armes. Une fourche ne peut rien contre une balle de fusil.

Le comte abattit ses mains sur les bras du fauteuil.

- C'est intolérable ! Rien n'a donc changé en cinquante ans ?
Ma grand-mère me parlait souvent de l'insécurité des rues de Londres du temps de sa jeunesse. Quand elles se rendaient à la cour en chaise à porteurs, sa mère et elle devaient nécessairement être escortées de serviteurs munis de tromblons pour les défendre des canailles !

Vanda se mit à rire.

- Vous avez au moins l'avantage d'un moyen de locomotion plus rapide !

Elle s'interrompit avant de reprendre plus sérieusement :

- Cela me fait penser que les bandits n'auraient pas manqué d'emporter vos chevaux, s'ils avaient été meilleurs que les leurs.

- Sans aucun doute, acquiesça le comte avec réticence. Je trouve terriblement humiliant d'avoir recours à une aide extérieure pour défendre mes biens et mes gens.

- Il serait beaucoup plus humiliant de vous retrouver ligoté, à la totale merci de ces brigands, qui ne se gêneraient pas pour vous soutirer le plus d'argent possible, lui fit-elle très justement remarquer.

- Vous avez raison une fois de plus, soupira-t-il. Eh bien, soit ! Je ne rentrerai pas à Wyn Hall sans être d'abord passé à la caserne.

Vanda laissa éclater sa joie.

- Je suis si heureuse que vous preniez cette décision ! Je peux partir tranquille, maintenant.

Elle se leva, mais le comte la retint d'un geste.

- Soyez raisonnable, Vanda ! Regardez l'heure ! En levant les yeux sur l'horloge au-dessus de la cheminée, elle s'aperçut qu'il était plus de onze heures. Il serait incorrect de rester...

- Restez ici, suggéra le comte au même instant. Je suis sûr que l'idée de passer la nuit sous le même toit que moi ne vous met pas mal à l'aise.

- Non, bien sûr que non ! s'empressa-t-elle d'assurer. Je m'inquiète seulement de ma réputation et aussi... de la vôtre !

Le comte éclata de rire.

- Personne ne s'étonnerait d'apprendre que je suis en compagnie d'une belle dame, et vous êtes en effet très belle !

Elle rougit, ce qui la rendit encore plus exquise aux yeux du comte.

- Merci, dit-elle timidement. C'est le premier compliment qu'on m'ait adressé depuis longtemps.

- Les habitants de Little Stock sont-ils donc tous aveugles ? Les yeux de Vanda étincelèrent de malice.

- Non, milord, ils sont vieux !

- Suis-je bête ! Les jeunes gens sont évidemment tous partis à la guerre.

- Absolument tous, dit doucement Vanda. Et certains ne reviendront jamais.

Sa voix avait légèrement tremblé en prononçant ces derniers mots.

- Alors, vous n'avez pas d'autre choix qu'accepter mes compliments. Et je vous assure que vous en recevrez bien d'autres quand mes amis de Londres viendront me visiter.

- Monsieur le comte est très aimable, mais je suis pour l'instant beaucoup plus préoccupée par la menace de ces bandits.

- Si vous m'appellez encore une fois "Monsieur le comte", je vais me fâcher ! Nous avons été élevés ensemble et, au cas où vous l'auriez oublié, je m'appelle Neil.

- Je m'en souviens parfaitement. Mais je pensais que ce serait une erreur de présumer de l'importance d'une amitié d'enfance.

Avant qu'il puisse parler, elle ajouta :

- Non, le mot juste est plutôt, une adoration d'enfance. Je voyais en vous tous les héros de l'Histoire et la réincarnation d'un dieu grec !

La tête renversée en arrière, le comte éclata de rire.

- Et moi je pensais que toutes les filles étaient des calamités !

Ce disant, il se rappela aussitôt Caroline. Gare à celui qui succomberait à ses charmes !

Cependant, sa légendaire beauté lui paraissait à présent fade comparée à la fraîcheur rayonnante de Vanda.

- Soyez raisonnable et prenez une chambre ici, reprit-il. De toute façon, vous devez m'accompagner à la caserne demain pour expliquer ce qui s'est exactement passé à Wyn Hall. Je ne connais personne dans ce cantonnement... Peut-être ne seront-ils pas disposés à m'écouter.

- J'en doute, dit Vanda en souriant. Chacun dans le comté sait combien vous avez été indispensable au duc de Wellington, et sait que vous avez reçu une médaille après Waterloo.

- Oh, ce n'est pas grand-chose !

- Détrompez-vous ! Vous découvrirez très vite que, même en temps de paix, cela a beaucoup d'importance !

- Alors, par l'autorité que mes hauts faits de guerre m'ont conférée, vous devrez obéir à mes ordres, Vanda ! annonça-t-il solennellement.

Il lui adressa un sourire enjôleur.

- J'expliquerai à l'aubergiste que mon retard vous a empêchée de rentrer avant la nuit. Il vous donnera l'une de ses meilleures chambres, et une servante à votre seule disposition. Qu'en pensez-vous ?

- Je n'y vois aucune objection, admit-elle. Ce serait un arrangement parfait.

- Mais il est important que personne ne soit au courant. Nous partirons très tôt demain matin et, comme vous l'avez suggéré, nous nous rendrons directement à la caserne.

Il réfléchit un moment avant d'ajouter :

- Ce serait peut-être une erreur de traverser ensemble le village. Les valets qui ramèneront mes chevaux nous attendront à un endroit convenu, où je vous laisserai avant de rejoindre Wyn Hall.

Vanda approuva d'un signe de tête.

- Maintenant, je crois que nous avons tous deux besoin de repos, déclara-t-il en se levant. Nous pourrions aller nous coucher dès que j'aurai parlé à l'aubergiste.

Deux secondes plus tard, il avait quitté le salon.

Vanda se sentait délivrée du poids qui l'accablait depuis son entretien avec les Taylor.

Bien qu'elle craignît toujours que les bandits dévalisent Wyn Hall et maltraitent le comte, au moins avait-elle réussi à persuader ce dernier de faire appel à l'armée.

Elle adressait à Dieu une prière de gratitude quand le comte revint.

- Tout est réglé, annonça-t-il. Et je vous interdis désormais de vous inquiéter pour moi.

Il la fixait si étrangement qu'elle ne put s'empêcher de l'interroger du regard.

- Je me demande comment vous remercier de tout ce que vous avez fait pour moi, dit-il sans la quitter des yeux.

Il savait parfaitement ce qu'aurait répondu n'importe quelle autre femme. Mais Vanda déclara simplement :

- Croisez les doigts ! Vous n'êtes pas encore sorti d'affaire et je ne peux que continuer de prier pour que vous veniez à bout de vos ennemis.

Le comte lui prit doucement la main.

- Merci de tout coeur, Vanda. J'ai besoin de vos prières.

Par reconnaissance, et aussi parce qu'il aimait cette coutume française, il lui baisa la main, ses lèvres s'attardant légèrement sur sa peau soyeuse.

Il lut la surprise dans ses yeux.

Et sentit aussi le petit frisson d'émotion qui la parcourut.

5.

Le comte descendit très tôt prendre son petit déjeuner et eut la surprise de trouver Vanda déjà installée dans le salon.

Elle portait une élégante tenue d'équitation, ainsi qu'un chapeau dont le long voile retombait en un flot vaporeux sur son dos.

- Bonjour, Vanda ! Maintenant je suis sûr que vous êtes une fille de la campagne !

- Parce que je suis matinale ? J'aime aller chevaucher quand la campagne est encore fraîche.

- Moi aussi, et je regrette de ne pas vous avoir accompagnée ce matin.

Tandis que l'aubergiste et ses servantes s'affairaient pour les servir, il poursuivit :

- Je souhaite m'entretenir avec vous durant le trajet ; j'ai donc demandé à mon valet de monter votre cheval.

Croyant que Vanda allait refuser, il ajouta rapidement :

- C'est un cavalier expérimenté. Je vous assure que vous pouvez lui faire confiance.

- Je n'en doute pas, déclara-t-elle sans hésitation. Quant aux palefreniers de mon père, ils sont déjà partis avec vos chevaux.

- Il valait mieux qu'ils prennent de l'avance, quitte à vous attendre un peu plus longtemps à l'endroit convenu.

Vanda leur avait recommandé de prendre le plus grand soin des superbes chevaux du comte. Ils se retrouveraient au carrefour situé à environ deux kilomètres du village, à un endroit où il y aurait peu de risques qu'on les remarque.

Son père serait sans aucun doute vivement intéressé par le magnifique équipement du comte. Quel grand bonheur lorsque l'écurie de Wyn Hall sera remplie de chevaux de cette qualité ! se prit-elle à rêver.

Plongée dans ses pensées, elle ne voyait pas que le comte l'observait intensément.

- Avez-vous bien dormi ? s'enquit-il.

- Très bien. Grâce à vous.

Comme il paraissait ne pas comprendre, elle précisa :

- Je m'inquiétais pour vous hier. Je vous imaginais courant droit au pire des dangers. Mais maintenant je n'ai plus peur, puisque vous avez accepté de solliciter l'aide de l'armée.

- J'ai pourtant envie de croire que tout ceci est exagéré ! J'ai du mal à imaginer que des bandits anglais, même nombreux, soient plus

redoutables que Napoléon Bonaparte !

Vanda éclata de rire.

- Ce n'est pas comparable ! Il y a une grande différence entre un péril qui menace la nation et un problème d'ordre privé !

Décidément, Vanda ne manquait jamais de le surprendre. Elle semblait posséder un sens inné de la repartie. Et ce n'était pas pour lui déplaire...

- Après ce que vous m'avez révélé hier soir sur le manque de compliments à votre égard, me permettez-vous de rendre hommage à votre intelligence, tout autant qu'à votre beauté ?

- J'ai l'impression d'avoir mendié des compliments, remarqua Vanda. Mais cela ne m'empêche pas de les apprécier à leur juste valeur.

Le comte rit de bon coeur.

Comme sa compagnie était agréable et passionnante ! songea-t-elle. En fait, elle se rendit compte qu'elle n'avait jamais eu autant de plaisir à converser avec quelqu'un.

Quand ils eurent fini leur petit déjeuner et furent prêts à partir, le comte paya généreusement l'aubergiste. Ce dernier se courba en une si plongeante révérence qu'il faillit embrasser le sol.

Le phaéton du comte avait été avancé devant l'entrée.

Après avoir aidé Vanda à monter, il s'installa à ses côtés et prit les rênes que lui tendait son valet. Celui-ci les suivrait sur Kingfisher.

Vanda qui, contrairement au comte, connaissait le chemin de la caserne, le guida.

À son grand plaisir, la route tortueuse et étroite ne leur permettait pas d'aller vite. Elle profiterait ainsi plus longtemps de l'agréable conversation du comte.

Il ne se fit pas prier pour parler de ses expériences en France, et Vanda l'écouta avec intérêt vanter les nombreuses qualités du duc de Wellington.

- Personne d'autre n'aurait pu battre si brillamment Bonaparte, affirma-t-il.

- Nous en étions tous convaincus, remarqua Vanda.

- Il est le héros de l'Europe entière, poursuivit le comte d'un ton respectueux. Et lorsqu'il rentrera l'année prochaine, j'espère que l'Angleterre lui rendra les hommages qui lui sont dus.

- Je l'espère aussi, dit-elle avec enthousiasme. C'est vraiment un très grand homme !

- Oui. J'ai eu beaucoup de chance de combattre à ses côtés.

Vanda s'émerveillait de découvrir tant d'humilité chez le jeune comte. Il répugnait de toute évidence à parler de ses exploits.

Quand ils arrivèrent en vue de la caserne, Vanda eut un petit pincement au coeur. Peut-être n'auraient-ils plus jamais l'occasion de

discuter si intimement ensemble...

Devant les murs d'enceinte, le comte déclina son identité et informa la sentinelle qu'il souhaitait avoir une entrevue avec l'officier en poste.

- Vous trouverez le commandant Lawson dans ce bâtiment, répondit le soldat en désignant le centre de la caserne.

Ils s'avancèrent jusqu'à l'endroit indiqué. Le valet qui les accompagnait confia Kingfisher à un soldat, puis vint s'occuper de l'équipage.

Après avoir mis pied à terre, le comte aida Vanda à descendre et lui offrit galamment le bras. Ils passèrent une imposante porte gardée par deux sentinelles. Quand le comte se fut présenté, on les conduisit immédiatement dans le bureau du commandant.

C'était un homme d'âge mûr, portant superbement l'uniforme et respirant l'efficacité.

Il accueillit le nouveau venu avec enthousiasme.

- Quel grand honneur, Monsieur le comte ! J'ignorais que vous étiez de retour en Angleterre.

- Je viens juste de rentrer.

- Alors je ne peux que vous souhaiter la bienvenue et vous redire combien nous sommes heureux de votre visite.

- Merci. Puis-je vous présenter Mlle Charlton qui, comme vous le savez sûrement, est la fille du général Alexander Charlton ?

- Je ne pense pas que nous nous soyons déjà rencontrés, dit le commandant à Vanda en lui serrant la main. Mais je connais votre père et lui porte toute mon admiration.

- Merci.

- Une affaire importante nous amène, déclara le comte. Je vous serais très obligé, commandant, si nous pouvions en parler en privé.

Le commandant parut surpris, mais s'empessa d'accéder à sa demande.

Il se tourna vers le jeune lieutenant travaillant à un autre bureau.

- Veuillez à ce qu'on ne nous dérange pas, lui ordonna-t-il.

- Très bien, commandant !

Le jeune homme quitta la pièce et en referma doucement la porte.

Vanda et le comte prirent place sur deux chaises proches du bureau du commandant.

- Que puis-je pour vous, Monsieur le comte ? s'enquit aussitôt après l'officier.

- Je crois que Mlle Charlton vous exposera mieux que moi la situation.

Il regarda Vanda, l'engageant à expliquer les faits.

- Quand j'ai appris l'imminent retour du comte à Wyn Hall, j'ai fait en sorte de le contacter le plus vite possible pour le prévenir du danger...

- Un danger ? l'interrompt le commandant Lawson avec surprise.

- Sept bandits de grand chemin ont occupé l'aile ouest durant plusieurs jours. Ils ont terrorisé les gardiens et les valets d'écurie.

Le commandant la considéra un moment d'un air interloqué, puis s'exclama :

- Voilà donc où se cachait la bande de Baker !

- La bande de Baker ? répéta le comte. Voulez-vous dire que vous les recherchiez ?

- Depuis deux mois. La caserne du Warwickshire nous avait avertis de leur passage dans la région et nous pensions qu'ils rôdaient dans la forêt de Savernake.

- Vous avez essayé de les capturer ?

- Jusqu'à présent ils ont toujours réussi à brouiller les pistes. Ils sont très dangereux et représentent une véritable menace pour la région. En fait, ils détiennent le triste record des crimes commis depuis que ce genre de banditisme existe.

Vanda ne put réprimer un petit cri d'horreur. Le comte se pencha vers le commandant.

- Dites-moi ce que vous savez d'eux.

- Leur chef, le fameux Baker, était autrefois pâtissier. Il possédait une boutique à Londres. L'aristocratie, qui constituait l'essentiel de sa clientèle, l'a conduit à la faillite.

Le comte ne cacha pas sa surprise. Comment pouvait-on faire faillite en ayant des aristocrates pour clients ?

- Sa clientèle avait pour habitude de payer à crédit, lui expliqua le commandant. Un trop grand nombre de notes ne furent pas réglées, et Baker dut fermer boutique.

Il s'interrompt un moment, puis déclara :

- On imagine aisément la haine qu'il a pu cultiver contre la société. Cet homme ne vit que pour se venger.

- Et il a choisi les routes pour terrain d'action ! conclut le comte.

- Exactement, acquiesça le commandant Lawson. Lui et sa bande ont non seulement commis de nombreux meurtres mais se sont aussi livrés à la torture !

- Oh non ! laissa échapper Vanda.

- C'est hélas la triste vérité, mademoiselle Charlton. Baker préfère l'argent à toute autre valeur. Une fois ses victimes enlevées, il exige une rançon. Si l'argent ne lui est pas versé en temps et en heure, il envoie un doigt, une oreille, un orteil, pour accélérer le paiement !

Vanda se mordit les lèvres pour ne pas crier. Comment de telles atrocités étaient-elles possibles ?

Elle regarda le comte. Il paraissait lui aussi cloué sur place sous le coup de ces révélations.

Il ne rompit le silence qu'au bout d'un long moment :

- Vous avez eu raison de me persuader de venir, Vanda !

- Vous n'auriez pas fait appel à nous sans le conseil de Mlle Charlton ? s'étonna le commandant. Laissez-moi vous dire que nous n'avons pas affaire à un de ces "gentlemen de la route" décrit dans les romans, mais à un véritable monstre. Ce monde sera plus vivable quand on l'en aura débarrassé !

- Je veux bien vous croire.

- Baker et ses acolytes ont aussi la mauvaise habitude d'arracher les yeux de leurs prisonniers pour ne pas risquer d'être identifiés, précisa le commandant comme pour mieux le convaincre.

Craignant que de tels détails ne terrorisent Vanda, le comte déclara rapidement :

- Vous m'en avez assez dit, commandant. Je suis absolument persuadé que la seule solution était de me placer sous votre protection. Mlle Charlton est d'ailleurs en mesure de vous indiquer l'endroit où ils se cachent.

Le commandant prit aussitôt sa plume, prêt à prendre des notes.

- Ils ont quitté l'aile ouest de Wyn Hall et un jardinier du domaine les aurait vus se diriger vers le Bois du Moine.

- Cela fait longtemps que je ne suis pas allé à Wyn Hall... Si ma mémoire est bonne, ce bois se trouve au sud du domaine.

- En effet, confirma Vanda. C'est une grande forêt sauvage où plus personne ne s'aventure. Ils l'ont sûrement choisie pour cette raison.

Voyant que le commandant ne comprenait pas, elle expliqua :

- Le Bois du Moine tient son nom d'un prêtre qui se retira du monde et s'installa dans la forêt pour prier et protéger les animaux sauvages. Ses pouvoirs de guérison sont légendaires dans la région.

- Maintenant que vous en parlez, je me souviens de cette légende...

- Au centre de la forêt, là où ils se sont sûrement installés, se trouvent les vestiges de la chapelle que ce saint homme avait édifiée de ses mains. On dit qu'il y administrait la messe, non seulement pour les voyageurs croisant son chemin, mais aussi pour les renards, les daims, les lapins et les oiseaux... Il savait les apprivoiser, soigner leurs blessures et même, paraît-il, les rendre plus forts.

- Quelle magnifique histoire ! s'exclama le commandant. Plus tôt nous sortirons ces criminels de ce lieu saint, mieux ce sera !

- Je ne peux qu'être d'accord avec vous, dit Vanda. J'ai toujours aimé chevaucher dans le Bois du Moine. Il y règne une sérénité particulière, même si le prêtre est mort depuis deux siècles.

Sa voix vibra d'une telle émotion que le comte n'avait pu s'empêcher de sourire tendrement en l'écoutant.

- Je suggère que Monsieur le comte reste ici cette nuit, déclara le commandant.

- Cette nuit ? répéta le comte, visiblement réticent.

- Presque tous nos soldats sont partis en manoeuvres, expliqua le commandant. Certains rentreront vers cinq heures aujourd'hui, mais la plupart ne seront de retour que demain matin.

Les lèvres du comte se crispèrent. Sachant qu'il n'aurait pas le choix, Vanda intervint doucement :

- Vous devez rester. Ce serait de la folie d'aller à Wyn Hall. Vous savez maintenant de quoi ces hommes sont capables.

- Mlle Charlton est la voix de la raison, déclara le commandant. Nous vous assurerons le plus grand confort possible, Monsieur le comte. Mon épouse et moi-même serions honorés de vous accueillir chez nous. Notre maison sera sans aucun doute plus agréable que la caserne !

Il laissa échapper un petit rire avant d'ajouter :

- Les casernes se ressemblent toutes. Vous en avez sûrement fait le tour !

- En effet. Et il me tardait de me retrouver dans ma demeure.

- Je vous comprends, mais je ne vous répéterai jamais assez combien il serait dangereux de vous rendre seul à Wyn Hall. Je suis sûr que Mlle Charlton pense, tout comme moi, que la bande de Baker n'attend que cela.

- Soit, céda-t-il. Je me vois forcé de suivre votre conseil.

- Parfait. Puisque nous sommes d'accord, établissons ensemble la meilleure stratégie d'attaque. À mon avis, nous devrions encercler le bois de manière à ne pas leur laisser une seule chance de s'échapper.

- En agissant par surprise, nous réduirons, je l'espère, le nombre de pertes humaines, remarqua le comte.

- Je l'espère aussi. Votre expérience sur le terrain étant beaucoup plus grande que la mienne, je m'en remettrai totalement à votre jugement pour décider des opérations.

- Merci, dit simplement le comte.

Il y eut un instant de silence, puis Vanda déclara :

- Je rentrerai annoncer que Monsieur le comte a été retenu à Londres. Les seules personnes sachant que vous avez passé la nuit à Gresbury sont les valets d'écurie, et ils sont dignes de confiance. Ils se tairont si je le leur demande.

- Vous nous aideriez énormément ainsi, mademoiselle

Charlton, la remercia d'avance le commandant. S'ils n'ont plus à guetter le retour de milord, ces criminels baisseront leur garde. Et nous n'aurons plus qu'à les cueillir au moment où ils s'y attendront le moins.

Vanda se leva.

- Je pars sur-le-champ.

Puis elle hésita, semblant penser à quelque chose, et se tourna vers le comte.

- Il vaudrait mieux que je mette vos chevaux dans l'écurie de mon père. Si on les emmène à Wyn Hall, vos valets d'écurie comprendront que vous n'êtes plus à Londres, et les bandits pourraient en avoir connaissance.

- Vous avez tout à fait raison, Vanda.

Elle tendit la main au commandant Lawson.

- Au revoir, commandant. J'espère seulement que toute cette horreur prendra fin et que Monsieur le comte pourra retourner chez lui en paix.

- Je vous promets que mes hommes feront de leur mieux, mademoiselle Charlton. Et ne manquez pas de transmettre toutes mes amitiés à votre père.

Vanda lui sourit et s'apprêta à saluer le comte. Mais celui-ci se leva à son tour.

- Je vous accompagne, dit-il en lui offrant à nouveau le bras. Je reviendrai ensuite régler les détails de l'opération avec vous, commandant.

Celui-ci acquiesça.

Ils retrouvèrent Kingfisher, qu'un soldat gardait depuis leur arrivée.

- Pour l'amour de Dieu, soyez prudente, Vanda, et ne prenez aucun risque, la conjura le comte à voix basse.

- Ne vous inquiétez pas, dit-elle d'un ton qui se voulait assuré.

Elle aurait mille fois préféré reprendre la route avec lui. À ses côtés, elle n'avait pas peur. Mais seule...

Il la hissa délicatement sur sa selle et disposa les volants de sa jupe par-dessus les étriers.

Puis il leva les yeux.

- Je ne sais comment vous dire à quel point vous avez été merveilleuse ! déclara-t-il avec douceur.

- L'essentiel est que vous soyez sauf. Comme captifs d'un charme, ils n'arrivaient plus à se séparer.

S'arrachant de force à cet instant privilégié, Vanda tourna alors les rênes et s'éloigna. Elle sentit que le comte la suivait des yeux, mais ne se retourna pas.

Elle pria en chemin pour que ce plan fonctionne, espérant que

le sang ne coulerait pas. Mais un pressentiment lui disait que le comte serait au centre du combat, si combat il devait y avoir.

Le trajet ne fut pas très long jusqu'au carrefour où l'attendaient les palefreniers de son père. Elle éprouva cependant un vif soulagement en les apercevant.

Visiblement contents de la revoir, ils l'accueillirent avec de grands sourires.

- Monsieur le comte a de sacrement bonnes bêtes, Mademoiselle Vanda ! s'exclama l'un d'eux. On aimerait bien que ça donne envie au maître, quand il les verra, et qu'il achète leurs pareilles !

- Il va les voir très vite, puisque nous ne les amenons pas à Wyn Hall, mais dans notre écurie.

Ils la regardèrent avec surprise, mais n'osèrent pas poser de questions.

Tandis qu'ils s'acheminaient lentement en direction du village, Vanda les mit au courant de tout ce qui concernait les bandits, et parla du grave danger que courait le comte.

- Quelles terribles nouvelles, Mademoiselle Vanda ! dit le plus vieux.

- C'est horrible, en effet. Et notre rôle est de garder le secret jusqu'à ce qu'ils soient arrêtés.

Elle leur précisa que tous les habitants du village devraient croire que le comte n'avait pas quitté Londres à la suite d'un empêchement, et n'était pas au rendez-vous de l'auberge de Gresbury.

- Vous êtes partis avec quatre chevaux et êtes revenus avec le même nombre, insista-t-elle pour qu'ils retiennent le scénario. Et, à moins que quelqu'un ne vienne fouiner dans notre écurie, personne ne saura que nous gardons deux chevaux appartenant au comte.

- On a compris, Mademoiselle Vanda, déclara le plus jeune. Si on nous demande quelque chose, on dira que Monsieur le comte est encore à Londres.

- Exactement, acquiesça Vanda avec soulagement. Et il est très important que tout le monde au village vous croie.

- Et les gens de Wyn Hall ? demanda le plus vieux.

- Je raconterai la même histoire à Buxton et à Mme Medway.

Ils parvinrent à destination en ayant bien pris soin d'éviter le village, abordant la maison par le côté le moins fréquenté.

Vanda confia Kingfisher à Jake puis gagna le bureau de son père.

Comme elle s'y attendait, celui-ci était en train de travailler à son livre.

Il leva les yeux en entendant la porte s'ouvrir et son visage

s'éclaira.

- Tu es enfin de retour, ma chérie ! Je me suis inquiété en ne te voyant pas rentrer hier soir.

- J'avais peur que vous vous fassiez du souci, papa, mais quelque chose d'extrêmement important est arrivé. Il faut que je vous en parle.

Elle referma la porte et posa son chapeau.

S'asseyant en face de son père, elle lui raconta toute l'histoire.

Sir Alexander l'écouta, les yeux ronds de stupeur.

- Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé plus tôt ? demanda-t-il quand elle eut terminé.

- Parce que vous vous seriez inquiété et que vous n'auriez rien pu faire seul pour les déloger de l'aile ouest. Pour la même raison, je n'ai rien dit non plus à M. Rushman.

- Je pense qu'au contraire nous aurions dû être tous les deux au courant ! affirma sir Alexander en colère. J'aurais immédiatement demandé du renfort à la caserne.

- Les bandits ont quitté l'aile ouest maintenant, fit-elle calmement remarquer. Et le comte ayant pris les choses en main, je suis sûre qu'ils seront capturés, ce que le commandant Lawson essaie de faire depuis plusieurs mois.

- Une telle situation est inadmissible ! s'emporta sir Alexander. À quoi sert l'armée si elle n'est même pas capable de traîner les brigands en justice ? Quelle bande d'imbéciles incompetents !

Vanda s'attendait à cette réaction : son père ne pardonnait aucune faiblesse à l'armée, lui qui avait passé sa vie à lutter pour l'ordre et la justice.

Cependant, les forces n'étaient pas si nombreuses dans les campagnes. Et, particulièrement dans un comté comme le Wiltshire où les forêts foisonnaient, il était très facile de se cacher, surtout quand on disposait de chevaux.

Mais Vanda se garda d'argumenter sur ce point.

- Il est très important de garder tout ceci secret, papa, déclara-t-elle fermement. Je vais me rendre à Wyn Hall. Je leur dirai que tu as reçu un message de Londres t'informant que le comte a été retenu et qu'il ne rentrera pas avant la semaine prochaine. J'espère que, d'une manière ou d'une autre, l'information parviendra aux bandits.

- Les Taylor sont des poules mouillées ! gronda sir Alexander, poursuivant son idée. Ils auraient tout de suite dû prévenir les autorités !

- Ils sont terrifiés. Et quand on sait à quels monstres ils ont eu affaire, on ne peut leur en vouloir.

Comme son père gardait le silence, elle ajouta :

- Vous ne m'aviez jamais dit que les bandits de grand chemin

pouvaient être assez cruels pour arracher les yeux de leurs victimes, ou envoyer un doigt ou une oreille à ceux qui devaient payer la rançon !

- Ce ne sont pas des histoires à raconter à une enfant ! répliqua sir Alexander. Et tu as tout à fait raison, ma chérie, plus vite ces fripouilles seront pendues à Tyburn, mieux ce sera !

- C'est vrai, papa. Mais vous oubliez qu'on ne pend plus personne à Tyburn. C'était une pratique horrible et barbare. Tous ces gens amassés, en plein milieu d'une foire, pour assister à cet odieux spectacle !

- C'était indigne, en effet. Et même les plus grandes dames payaient cher pour ne pas manquer le divertissement !

- À présent les gibets sont à la cour d'assises de Londres. Il n'y a plus de vendeurs ambulants ni de foire, mais les pendaisons sont toujours publiques.

- Je suis pour la peine de mort comme mesure dissuasive, affirma sir Alexander avec fermeté.

Que pouvait ajouter Vanda à cette sentence ? Prenant son chapeau, elle se dirigea vers la porte.

Ce n'était que justice ; la bande de Baker méritait certainement la mort pour ses crimes... Mais comment supporter l'idée qu'un homme fût pendu jusqu'à ce que mort s'ensuive ?

Après le déjeuner, au cours duquel ils observèrent la plus stricte discrétion devant Dobson, le général se retira dans son bureau.

Vanda décida alors de partir pour Wyn Hall. Kingfisher était déjà sellé, prêt pour leur promenade favorite.

Elle pénétra dans le parc par l'entrée qu'elle empruntait toujours, puis avança au trot sous les chênes menant au lac.

Ses pensées ne quittaient pas le comte. Comme il devait se sentir frustré dans cette caserne, à la fois si près et si loin de chez lui !

Elle avait senti qu'il s'était tout d'abord rebellé contre la décision du commandant Lawson, avant que sa raison ne le ramène à plus de sagesse. Il aurait été insensé d'agir autrement.

Le comte était trop bon officier pour prendre des risques inutiles, songea-t-elle en approchant de l'entrée de Wyn Hall.

Buxton avait dû la voir arriver, car un valet accourut aussitôt pour tenir les rênes tandis qu'elle mettait pied à terre, avec l'aide d'un laquais.

Elle aurait fort bien pu se débrouiller seule, mais elle appréciait que Buxton apprenne scrupuleusement à ses subordonnés la manière d'accueillir les visiteurs.

Il l'attendait lui-même en haut des marches et la salua avec révérence.

- Bonjour, Buxton. Le général m'a chargé de vous transmettre une nouvelle qui, je le crains, va vous décevoir.

- Me décevoir, Mademoiselle Vanda ? répéta le vieux majordome d'un ton alarmé.

- Oui. Un messenger de Londres est venu informer mon père que Monsieur le comte avait été retenu. Par le Premier ministre, je crois. Il ne rentrera donc pas aujourd'hui, mais aussitôt qu'il le pourra.

- Oh mon Dieu ! s'exclama Buxton. Le chef va être très déçu ! Il avait prévu un dîner spécial pour Monsieur le comte.

- Je sais que la nouvelle est regrettable. Mais on peut aisément comprendre que nombre de gens importants veuillent absolument voir milord. Après tout, il vient juste de rentrer de France.

- Je suppose que nous n'avons qu'à attendre notre tour, déclara Buxton en soupirant. J'espère seulement que ce ne sera pas trop long !

- D'après ce qu'a écrit Monsieur le comte, il est aussi désolé que vous et fera son possible pour régler au plus vite ses affaires à Londres. En fait, il se pourrait bien qu'il soit là demain.

Le majordome hocha la tête puis, comme s'il voulait que Vanda approuve le travail qu'il avait effectué, déclara :

- Je me demande, Mademoiselle Vanda, si vous consentiriez à regarder l'argenterie que j'ai sortie du coffre-fort. J'ai passé beaucoup de temps à la nettoyer et j'espère que vous la trouverez aussi belle qu'à l'époque où notre vieux maître, que Dieu ait son âme, vivait encore.

- J'en serais ravie !

L'argenterie valait assurément le détour. De magnifiques pièces créées par Lamerie et Paul Storr, et des couverts achetés durant le règne de George II.

Buxton l'avait rendue aussi étincelante que du diamant, et l'avait fièrement étalée sur la table de l'office. Vanda put donc en admirer chaque pièce.

Elle monta ensuite à l'étage, où Mme Medway fut tout aussi empressée que Buxton à lui montrer les résultats de ses efforts.

Vanda inspecta les placards à linge, où tout avait été soigneusement repassé et rangé. Des petits sachets remplis de lavande avaient été glissés entre les draps, dégageant un délicieux parfum printanier.

Mme Medway la conduisit dans la chambre de maître, qui avait été occupée par les générations successives des comtes de Wynstock. Le mobilier avait été nettoyé et ciré au point de briller autant que les miroirs et les pans de soie de l'immense lit à baldaquin.

Des fleurs des champs avaient été disposées çà et là dans des vases.

Vanda pensa qu'après toutes ces années de guerre le comte apprécierait le confort, le luxe et la grandeur de sa demeure.

L'après-midi était bien avancé quand elle quitta Wyn Hall. Elle envisagea d'aller parler aux Taylor mais considéra finalement que ce serait inutile.

Ils s'étaient tus jusqu'à présent et n'avaient de toute évidence aucunement l'intention de changer d'attitude. Ils ne diraient rien tant que les bandits ne seraient pas derrière les barreaux.

La nuit commençait à tomber sur le parc. Tout en s'y acheminant lentement, Vanda pensa à nouveau au comte. S'impatientait-il dans cette caserne ? Que faisait-il en ce...

Soudain, Kingfisher rua. Au même instant, Vanda aperçut un homme à cheval, juste devant elle. Puis elle se rendit compte que deux autres hommes la cernaient.

Ses mains se crispèrent sur les rênes tandis qu'un hoquet de frayeur s'échappait de sa gorge.

Le cavalier se tenant devant elle bloqua Kingfisher. Vanda le regarda. Il portait un masque, remarqua-t-elle seulement alors.

- Un seul cri et tu le regretteras ! dit-il d'un ton rude et vulgaire.

Les deux autres se rapprochèrent et s'emparèrent des rênes. Vanda s'agrippa à la selle, se mordant les lèvres pour éviter de hurler.

L'homme qui l'avait menacée s'éloigna rapidement. Les deux autres le suivirent aussitôt, entraînant Kingfisher dans leur course.

Ils étaient hors de vue de la demeure du comte. Personne ne les verrait ni ne saurait où ils allaient.

Mais Vanda savait exactement où ces hommes l'emmenaient.

Quelques minutes plus tard, ils pénétrèrent dans le Bois du Moine. Comme le chemin se rétrécissait, les hommes qui l'entouraient passèrent derrière.

Pendant tout ce temps, ils n'avaient pas prononcé un seul mot.

Vanda avait à nouveau les rênes en main. Mais comment aurait-elle pu s'échapper alors qu'un homme la devançait et que deux autres la suivaient ?

Totalement à leur merci, elle était désormais sans défense.

6.

C'est au centre de la forêt, à l'emplacement de l'ancienne chapelle, que Vanda vit Baker pour la première fois.

Un seul coup d'oeil suffisait pour comprendre qu'il était le chef. Il attendait debout l'arrivée de sa nouvelle victime, alors que trois autres bandits étaient mollement allongés dans l'herbe. Son visage reflétait cet air d'autorité qu'elle avait imaginé.

Quand elle fit stopper Kingfisher devant lui, il se pencha en une ironique révérence.

- Soyez la bienvenue dans mon humble demeure, milady !

Elle ne daigna pas lui répondre.

Baker fit signe à l'un de ses hommes qui vint aussitôt s'emparer des rênes.

S'attendant à ce que Baker la fasse descendre de cheval, Vanda s'empessa de glisser à terre avant qu'il ne puisse la toucher.

- Je suppose qu'il est inutile de vous demander pourquoi vous m'avez amenée ici, déclara-t-elle d'une voix contrôlée.

- Vous me paraissez plutôt intelligente. Vous avez certainement deviné que, puisque le comte ne nous a pas honorés de sa présence, vous le remplacez !

Vanda prit une profonde inspiration. Poser toutes les questions qui se pressaient sur ses lèvres tremblantes était au-dessus de ses forces.

Baker ne portait pas de masque. Il avait une certaine allure, des manières qui trahissaient sa respectabilité passée.

C'était cependant l'impression de dureté mêlée de cruauté qui l'emportait. Sur son visage, certaines marques n'avaient visiblement pas été sculptées par le temps mais par la débauche.

Vanda préférait ne pas songer aux horreurs auxquelles avait participé cet homme.

- Si cela vous intéresse, reprit-il sur le ton de la conversation tandis qu'on emmenait Kingfisher, un message réclamant votre rançon a été livré à votre père.

- Combien avez-vous demandé ? s'enquit-elle d'une voix toujours aussi posée.

- Combien estimez-vous valoir ? rétorqua froidement Baker.

Il la détaillait d'un regard insolent et lubrique. Vanda releva fièrement le menton.

- Combien avez-vous demandé, monsieur Baker ? répéta-t-elle avec fermeté.

- Ainsi vous connaissez mon nom ! Comment est-ce possible ?
- Vous êtes célèbre dans la région, répondit-elle d'un ton évasif.
- Trop célèbre ! dit-il hargneusement. Et si vous avez parlé de nous à ces maudits soldats, je vous tuerais !

La menace était si brutale que le cœur de Vanda s'arrêta de battre un instant. Mais elle se força à se ressaisir.

- Il y a quelque temps de cela, j'ai entendu dire que l'armée vous recherchait dans la forêt de Savernake, sans jamais pouvoir vous trouver.

- Nous les avons ridiculisés ! s'exclama-t-il d'un air satisfait. Et nous comptons bien recommencer ! Une fois que votre père aura payé la rançon, nous ne traînerons pas longtemps dans le coin.

- J'espère seulement que vous n'avez pas surestimé sa fortune.

- Il peut payer la somme que ces vauriens de magistrats ont estimée pour ma tête !

Il parlait de plus en plus violemment et Vanda avait du mal à contenir sa peur. Sa voix trembla quand elle demanda :

- À combien... s'élève cette somme ?

- Un millier de livres !

Vanda en resta bouche bée. C'était une somme extravagante !

- Et plus il tardera à la régler, moins vous lui reviendrez entière ! poursuivit Baker.

Vanda savait exactement ce que cela signifiait. Se sentant au bord de l'évanouissement, elle se redonna courage en pensant au comte qui viendrait bientôt à son secours avec l'armée.

En attendant, il fallait gagner du temps.

- Je présume, monsieur Baker, reprit-elle avec un immense effort de volonté, que je devrais m'estimer flattée de valoir autant que vous !

Il était impossible de manquer la note de sarcasme.

Baker éclata de rire.

- J'aime votre cran ! J'espère que nous ne serons pas obligés de trop diminuer votre jolie personne !

- J'ai cru comprendre que vous excelliez dans ce genre de pratiques ! rétorqua-t-elle avec mépris. Votre pâtisserie ne vous manque jamais ?

Baker la fixa un instant sans rien dire.

- Vous en savez des choses ! s'exclama-t-il finalement, le regard glacial. Eh bien, sachez aussi que ce sont des gens comme vous et ce maudit comte, incapables de tenir leurs engagements, qui m'ont entraîné à la faillite.

- Ce que je trouve déplorable...

- Pas la peine de pleurer sur moi ! jeta-t-il avec hargne. J'aime la vie que je mène, et si je dois torturer quelques bâtards d'aristocrates

pour gagner ma croûte, ce n'est que justice !

Si Vanda n'avait pas compté sur l'intervention du comte et de l'armée, elle serait certainement déjà morte de frayeur.

Elle espérait surtout qu'on ne lui infligerait rien d'humiliant d'ici leur arrivée.

Jusqu'à présent, elle avait à peine regardé les acolytes de Baker, mais elle ne doutait pas qu'ils fussent beaucoup plus vulgaires et brutaux que leur chef. Sous sa grossière carapace, Baker possédait une certaine finesse, et sa manière de parler révélait une éducation plus poussée que la moyenne. Il était de toute évidence issu d'un milieu social plus élevé que celui des hommes qu'il dirigeait.

Vanda lança alors un rapide coup d'oeil en direction des bandits allongés dans l'herbe. Ils portaient des masques. Mais elle sentait qu'ils sortaient du ruisseau, ou plutôt de la vermine crasseuse et infestée de maladies qui surpeuplait les rues de Londres. Ils n'avaient sûrement jamais connu autre chose que la privation, la cruauté et le crime.

Surprenant le regard de Vanda, l'un d'eux se leva.

- Tu la trouves comment ? demanda-t-il crûment à Baker. Joli p'tit bout, hein ? Elle peut nous tenir chaud le temps qu'le magot arrive !

Il s'était approché de Vanda tout en parlant. Remarquant la lueur de convoitise qui brillait dans ses yeux, elle s'écarta vivement.

- Laisse-la tranquille, ordonna Baker. Si elle appartient à quelqu'un avant qu'on ait récolté l'argent, c'est à moi !

Vanda fut soulagée jusqu'à ce qu'il ajoute :

- Si l'argent n'arrive pas, vous aurez votre tour !

Elle était si effrayée que ses genoux menacèrent de se dérober.

- Puis-je m'asseoir ? demanda-t-elle rapidement. La journée a été longue et je n'ai même pas pris une tasse de thé.

- Je crains que nous ne manquions de cette denrée, déclara Baker, non sans ironie. Mais si vous avez soif, je peux vous offrir une lampée d'eau-de-vie.

- Non, merci, répliqua-t-elle en détournant les yeux.

Son regard tomba sur les ruines de la chapelle, à une vingtaine de mètres de là. Baker le remarqua.

- C'est là que vous dormirez cette nuit, et si vous imaginez pouvoir vous échapper, vous vous trompez lourdement ! affirma-t-il avec dureté.

- Je ne suis pas assez stupide pour tenter de m'enfuir sans cheval.

- Ça me rappelle que votre père possède, paraît-il, d'excellents chevaux. Bien meilleurs que ceux du comte !

- La plupart commencent à être vieux.

- Pas celui que vous montiez. Je le garderai, en plus des mille pièces d'or que votre cher papa déboursa pour vous !

Vanda réprima un hurlement de révolte. Elle ne pouvait pas laisser Kingfisher aux mains de ces brutes !

Puis elle se rassura une fois de plus en pensant que le comte le sauverait aussi.

Quoi qu'il arrive, elle devait garder la tête froide. Si elle criait ou protestait, ils auraient une excuse toute trouvée pour la faire taire d'une manière ou d'une autre, qui serait de toute façon brutale...

Évitant d'imaginer les multiples violences dont ils seraient capables, elle se concentra alors sur son problème immédiat : choisir l'endroit le plus sûr pour se reposer.

Elle envisagea tout d'abord de s'installer sur place, à même le sol. Puis elle aperçut un arbre mort, tombé devant ce qui avait été autrefois l'entrée de la chapelle.

Lentement, pour qu'ils ne croient pas à une tentative d'évasion, elle avança dans cette direction. Puis elle se retourna et s'assit sur le tronc d'arbre, face à ses ravisseurs, le dos bien droit, le menton toujours fièrement levé.

Un sourire aux lèvres, Baker avait suivi le moindre de ses mouvements.

- Vous avez de la classe, fit-il. Et je sais de quoi je parle, avec toutes ces ladies et leurs vieilles sorcières de chaperons qui défilaient dans ma boutique !

- Je regrette de n'avoir pas eu l'occasion de me fournir chez vous.

- Vous auriez probablement laissé vos notes impayées, comme toutes ces autres ordures qui se prétendent "nobles" !

- C'est faux ! Mon père paye toujours ses dettes ! Et moi aussi !

- Alors vous êtes l'exception dans ce ramassis de fanfarons qui se pavanent à Londres en se qualifiant de "beau ton".

Il écorcha les mots français, mais Vanda comprit de quoi il parlait.

- Le "beau ton"..., répéta-t-il furieusement en crachant par terre. Une belle racaille, oui ! Voilà ce qu'ils sont !

Avant que Vanda ait trouvé la repartie, un des hommes de Baker intervint :

- Va bientôt faire nuit, dit-il de la voix rauque et traînante d'un homme ivre. Et on a encore rien dans l'ventre !

- Allumez le feu, ordonna Baker. Qui pourrait nous voir, à cette heure de la nuit ?

Il se retourna vers Vanda.

- J'ai raison, n'est-ce pas ? lui demanda-t-il en la clouant du regard. Personne n'est en train de nous espionner ? Sinon, je vous

étranglerai de mes propres mains !

- Plus personne ne vient dans ces bois à cause du fantôme, remarqua Vanda d'un air faussement détaché.

- Le fantôme ? s'inquiéta l'un des bandits. Y a un fantôme par ici ?

- Celui du prêtre qui habitait cette chapelle. C'était un saint homme, et les villageois croient qu'il revient parfois la nuit à cet endroit. Certains auraient vu son fantôme prier avec les animaux qu'il avait recueillis et sauvés de son vivant.

Elle parlait avec beaucoup de douceur. Les sept hommes l'écoutaient avec attention, visiblement impressionnés.

- J'aime pas les fantômes ! murmura l'un d'eux. Ça m'donne la chair de poule !

- De toute façon, on ne s'éternisera pas ici ! intervint sèchement Baker. Allumons le feu, et espérons, pour le bien de la demoiselle, que sa rançon sera déposée à l'aube devant la porte de son papa !

Vanda retint son souffle.

Le comte n'arriverait pas avant le lendemain..., et son père ne pourrait pas réunir une telle somme d'ici l'aube !

Il ne gardait en effet jamais beaucoup d'argent à la maison et M. Rushman quant à lui devait à peine disposer de cinquante livres de gages.

Un valet serait donc envoyé chez le banquier de Trowbridge. Mais reviendrait-il à temps ?

Vanda imagina avec horreur les termes du message qu'avait reçu son père. Ils avaient dû y préciser qu'ils la tueraient s'il essayait de prévenir la justice ou l'armée. Dans quel état d'inquiétude devait-il se trouver !

Comme l'un des hommes préparait le feu, elle se demanda avec espoir si on ne les repérerait pas de l'autre côté du bois. Mais la bande était installée ici depuis plusieurs jours, se rappela-t-elle. Et personne n'avait rien vu. Outre que cette forêt était particulièrement dense, ni les gardes-chasse ni les villageois ne s'y aventuraient plus. Isolée du commerce des hommes, elle constituait la cachette idéale pour des criminels en fuite.

Les bandits disposèrent bientôt sur le feu des pics garnis de morceaux de viande. Vanda supposa qu'ils avaient tué une des jeunes biches du parc de Wyn Hall.

Pendant que certains surveillaient la cuisson, d'autres plaçaient de grosses pommes de terre dans les braises. Une marmite fut calée au-dessus du feu, qui contenait, Vanda l'apprit plus tard, une soupe faite de lapin et de pigeon.

Chaque homme sortit une assiette en fer-blanc et une timbale de ses fontes. Tandis qu'ils se préparaient à manger, Vanda se rendit

compte qu'on n'avait rien prévu pour elle.

- Puisque vous êtes mon invitée, je partagerai ma timbale avec vous, lui annonça Baker d'un ton moqueur.

- Je suppose qu'il serait plus correct de ma part de refuser, répliqua Vanda sur le même ton. Mais il se trouve que je suis affamée !

Baker éclata de rire.

- Vous avez vraiment du cran ! Et beaucoup d'autres qualités..., dont je vous parlerai tout à l'heure !

L'insinuation n'était que trop claire. Un frisson de terreur la traversa. Elle avait l'impression d'avancer au bord d'un précipice. Un seul faux pas, et ce serait la chute...

Quand la soupe fut servie, Vanda dut admettre qu'elle n'était pas mauvaise du tout.

Elle constata avec soulagement la propreté impeccable de la timbale de Baker. On ne pouvait pas en dire autant de celle des autres ! Et leur manière de manger ! Au bord de la nausée, elle détourna le regard.

Ils passèrent ensuite à la viande, découpant les morceaux à l'aide des couteaux suspendus à leurs ceintures. En observant leurs gestes, Vanda ne put s'empêcher de penser que ces lames étaient souillées de sang humain.

Enfourchant d'énormes bouchées, recrachant ce qu'ils ne pouvaient pas mâcher, et ne se gênant pas pour parler la bouche pleine, ils laissaient des filets de graisse dégouliner sur leur menton et leurs vêtements déjà crasseux et chiffonnés.

Comparé à eux, Baker était presque agréable à regarder.

Il mangeait aussi méthodiquement qu'elle-même, gardant ses mains et sa bouche propres.

Comment supportait-il la compagnie d'hommes aussi grossiers ?

Mais, le commandant Lawson l'avait bien précisé, seul l'argent et la vengeance intéressaient Baker. Pour parvenir à ses fins, il était prêt à s'associer avec n'importe qui.

Quand ils eurent terminé, tous posèrent leur timbale dans l'herbe à leurs pieds. Ils exécutèrent ce geste dans un si bel ensemble que Vanda se demanda s'il s'agissait d'une quelconque coutume.

La réponse ne tarda pas.

Baker sortit une bouteille de rhum qui fut passée de main en main, et chacun se servit généreusement.

- Vous en voulez une goutte ? lui proposa Baker.

Elle secoua la tête.

Il nettoya soigneusement sa timbale avant de la remplir.

- Allez, juste une gorgée ! insista-t-il. Ça vous réchauffera.

J'aime que mes femmes soient chaudes !

Une fois de plus, la panique menaça de la submerger.

Comme Baker se retournait pour passer la bouteille à un de ses acolytes, elle pria fiévreusement, s'adressant à la fois à Dieu et à sa chère mère. Elle supplia qu'un miracle se produise. Elle appelait le comte pour qu'il arrive à temps afin de lui éviter de passer la nuit avec ces monstres !

"Aidez-moi..., aidez-moi", implorait-elle.

Et elle eut le sentiment que sa prière silencieuse s'élevait dans le ciel à la rencontre du comte, tel un oiseau libre.

Levant alors les yeux vers la voûte céleste, elle aperçut le scintillement des premières étoiles. La lueur de la lune effleurait déjà la cime des arbres, les coiffant d'un halo argenté.

La lune éclairait aussi étrangement les ruines de la chapelle.

"Venez à mon secours ! Je vous en prie, sauvez-moi !" supplia-t-elle en s'adressant cette fois à l'âme du prêtre.

Elle priait avec tant de ferveur qu'elle craignit que les bandits n'entendent l'appel qu'elle lançait au Tout-Puissant.

Ils buvaient leur rhum, chuchotant, comme s'ils préparaient un mauvais coup. Comme s'ils parlaient d'elle...

Si ce qu'elle redoutait le plus arrivait, la mort serait son seul salut. Oui, elle préférerait le suicide au déshonneur !

Mais par quel moyen s'ôterait-elle la vie ? Chacun des bandits portait un pistolet et un couteau à la ceinture. Parviendrait-elle à s'emparer d'une de ces armes ? Il le faudra, décida-t-elle, coûte que coûte.

Le feu commençait à s'éteindre. Les rayons de la lune devenaient de plus en plus lumineux. La nuit tombait.

Baker versa la dernière goutte de rhum dans sa timbale et l'avalait cul sec. Puis il posa le gobelet, se leva, et vint tendre la main à Vanda.

- Venez avec moi, dit-il. Nous allons laisser ces gentlemen dormir en paix.

Vanda ouvrit la bouche pour hurler.

Mais au même instant, un bruit s'éleva du bois, un bruit ne ressemblant pas à celui d'un animal courant dans les fourrés, ni d'un oiseau voletant entre les branches des arbres.

Il se produisit à nouveau. Les bandits se figèrent, la tête tournée dans la direction d'où il semblait venir.

- Je crois que tout est au point, dit le commandant Lawson.

- Oui. Nous avons fait le tour de la question, acquiesça le comte.

Les deux hommes avaient passé l'après-midi entier à élaborer

la meilleure stratégie possible, dessinant des plans, et ne laissant aucun détail au hasard. Cette fois, la bande de Baker ne devait pas s'en sortir.

- Espérons qu'ils n'auront pas changé de cachette d'ici notre arrivée, répéta le commandant pour la dixième fois.

- C'est peu probable, s'ils attendent mon retour, fit remarquer le comte.

- Très juste. Je ne vois pas quelle autre raison les aurait retenus aussi longtemps.

Le commandant s'étira, aussitôt imité par le comte. Cela faisait des heures qu'ils ne s'étaient pas levés.

- Allons prendre un verre chez moi ! proposa le commandant. Je suis sûr que vous en avez autant besoin que moi !

La réponse du comte resta en suspens : on venait de frapper à la porte.

Le commandant, furieux qu'on les dérange malgré ses ordres, prit le temps de ranger tous les papiers avant de crier à l'intrus d'entrer.

La porte s'ouvrit devant le sergent-major. Il traversa la pièce, claqua des talons, et se figea dans un salut.

- La compagnie B au rapport, commandant !

- Content de votre retour, sergent-major. Nos hommes se sont-ils distingués ?

- Ils ont fait du bon travail, commandant ! Le chef de manoeuvres nous a félicités.

- Combien d'hommes sont revenus avec vous ?

- Toute ma compagnie sera rentrée dans une heure environ, commandant.

- Parfait !

Il fit signe au sergent-major de disposer et se retourna vers le comte.

- Je ne pense pas vous décevoir en vous annonçant que nous nous mettrons en route dès demain matin.

Le comte garda le silence un moment puis déclara avec fermeté :

- Je crois qu'il est préférable de partir dès ce soir.

- Ce soir ? Mais comment nous dirigerons-nous dans l'obscurité ?

- La lune est pleine. Hier, c'est grâce à elle que j'ai pu arriver sans problème à Gresbury après la tombée de la nuit.

- Mes hommes ne seront là que dans une heure. Après une journée de manoeuvres, ils auront besoin avant tout de manger et de se reposer.

- Sur un champ de bataille, il n'est pas rare qu'un soldat passe

plusieurs nuits sans dormir, fit observer le comte.

Le commandant rougit.

- Mille excuses, milord. Je parle comme un militaire en période de paix.

Soucieux de ne pas perdre de temps, le comte prit la décision qui s'imposait :

- Je pars immédiatement. Vos hommes me suivront dès que possible.

La malle du comte avait déjà été emmenée chez le commandant. Il ne lui fallut donc que quelques minutes pour enfiler une culotte de cheval et une veste en whipcord gris.

Quand il descendit, un cheval sellé l'attendait dans la cour. Selon ses souhaits, le commandant lui avait destiné l'étalon le plus rapide de la caserne. Sans être aussi bon que ceux qu'il avait achetés à Londres, il irait certainement plus vite que les chevaux du général.

Le commandant Lawson, trop occupé à donner des instructions à ses hommes et à leur expliquer ce qu'il attendait, n'assista pas à son départ.

Le comte s'élança au galop, choisissant de passer à travers champs plutôt que par la-route, et trouva facilement son chemin dans les dernières lueurs du jour. Quand il approcha de Little Stock, la nuit commençait à tomber et les premières étoiles apparaissaient.

Enfin, il atteignit la maison du général.

Comme on ne l'attendait pas, aucun valet ne vint à sa rencontre. Il se dirigea donc vers l'écurie où le vieux palefrenier le regarda arriver avec stupeur.

- Milord ! s'exclama-t-il tandis que le comte mettait pied à terre. Et vos chevaux ?

- Ils arriveront plus tard, se contenta-t-il de répondre avant de gagner en hâte l'entrée de la demeure.

La porte n'étant pas fermée à clef, il entra sans frapper. C'était presque l'heure du dîner et Vanda se trouvait sûrement dans la salle à manger. Il ouvrit une porte au hasard mais tomba sur une pièce vide, qu'il supposa être le salon de réception. S'engageant un peu plus dans le couloir, il en ouvrit une autre... pour se retrouver cette fois dans le bureau du général.

Celui-ci, qu'il reconnut tout de suite, était assis à un grand bureau, en compagnie de M. Rushman. Chacun d'eux avait les jambes allongées sur un tabouret.

Ils regardèrent un instant le comte comme s'ils n'en croyaient pas leurs yeux. Puis, alors que ce dernier s'apprêtait à parler, le général s'exclama :

- Neil ! Grâce à Dieu, vous êtes là !

Il y avait une telle ferveur dans sa voix que le comte soupçonna aussitôt le pire.

- Que s'est-il passé ?

- Vous tombez bien, milord, intervint M. Rushman. Excusez-moi de ne pas me lever, mais mes jambes...

- Venons-en au fait ! l'interrompit le comte. Où est Vanda ?

- C'est ce que j'allais vous dire, répondit le général. Mais vous ne deviez pas arriver avant demain...

- Où est Vanda ? répéta le comte avec impatience.

Le général lui tendit une feuille.

Avant même de la prendre, le comte se douta de quoi il s'agissait.

Sans vouloir l'admettre vraiment, il avait pressenti que Vanda était en danger. C'était cette intuition qui l'avait poussé à quitter la caserne le plus vite possible.

Il prit connaissance du message :

Nous tenons votre fille prisonnière.

Si vous ne déposez pas mille livres sur le pas de votre porte, demain à l'aube, nous vous enverrons un de ses doigts, puis un de ses orteils, ainsi de suite toutes les deux heures jusqu'à ce que la rançon soit payée.

Ne dites rien à personne ou elle mourra !

L'auteur de ce message ne pouvait être que Baker, estima le comte. Il était en effet rédigé dans le style qu'aurait utilisé un pâtissier pour une facture.

- Qu'avez-vous l'intention de faire ?

- M. Rushman et moi disposons d'à peine plus de cinquante livres à nous deux, répondit le général. Nous avons envoyé Hawkins à la banque de Trowbridge pour chercher le reste.

Il parut inquiet en ajoutant :

- Pourvu que le directeur accède à notre demande ! La banque sera fermée à cette heure...

- Quand Hawkins doit-il revenir ?

Le général fit un geste d'impuissance.

Trowbridge se trouvant à treize kilomètres environ de Little Stock, il y avait peu de chance pour qu'il soit de retour avant minuit.

- Nous ne pouvons attendre aussi longtemps, déclara le comte. Les soldats seront là dès que possible mais, comme vous le savez, général, on ne vous atteint pas aussi facilement par la route que par les champs.

Il était superflu de préciser que les soldats se déplaçaient à pied. Le général le savait aussi bien que lui.

- Je vais rejoindre Vanda, annonça-t-il avec un calme étonnant.

Les deux hommes le fixèrent, semblant croire qu'il avait perdu la raison.

- Ces hommes sont diaboliques, leur rappela le comte. Même s'ils ne la torturent pas, ils la trouveront certainement assez jolie pour eux !

Le général se tordit les doigts d'angoisse, incapable de prononcer un mot.

- Y a-t-il une femme dans la maison ? demanda le comte.

- Jennie, la cuisinière, répondit le général. Sans leur donner d'explications, le comte sortit et se dirigea vers l'endroit où devait se trouver la cuisine.

Jennie s'affairait au fourneau. Dobson avait ramené la vaisselle du dîner, et était en train de la nettoyer. Ils se retournèrent avec surprise en entendant le comte entrer.

Celui-ci s'avança vers Jennie.

- Je veux que vous me confectionniez un masque, le plus vite possible.

- Un... masque, monsieur ! répéta-t-elle stupidement.

- Milord ! corrigea Dobson.

- ... Milord, répéta Jennie en faisant une révérence.

- Mlle Vanda est en danger et il n'y a pas une minute à perdre. Je vous prie de me fabriquer un masque de brigand.

Jennie laissa échapper un petit cri d'horreur.

Posant la casserole qu'elle tenait à la main, elle courut chercher sa boîte à couture dans le placard.

- Mais où trouver du tissu noir ? se demandât-elle tout haut.

- Ton jupon noir, lui suggéra Dobson.

- Allez le chercher ! ordonna le comte. Je vous en rachèterai un autre mille fois plus beau !

Puis il retourna dans le bureau du général.

- J'ai l'intention de me rendre au Bois du Moine, où votre fille se trouve, leur annonça-t-il.

Avant que le général ait pu dire quoi que ce soit, il ajouta :

- Quand les troupes arriveront, le commandant Lawson viendra d'abord chez vous.

Il était sur le point de poursuivre, mais parut se souvenir soudain de quelque chose.

- J'allais oublier... ! s'exclama-t-il en quittant à nouveau le bureau.

Il courut jusqu'à la cuisine, où il prit Dobson à part.

- Écoutez-moi bien. Je veux deux bouteilles de la cave de votre maître, une de gin et une autre de Bourgne.

- Nous avons tout ça, milord.

- Alors allez les chercher tout de suite. Ouvrez les bouteilles,

mélangez leur contenu et remplissez-les à nouveau. Vous avez compris ?

Dobson hocha la tête et s'apprêtait à filer à la cave lorsque le comte le retint.

- Remplissez plutôt quatre bouteilles vides de cognac avec ce mélange.

- Très bien, milord.

Ayant aussi servi dans l'armée, Dobson avait appris à exécuter les ordres sans poser de questions.

De retour dans le bureau, le comte expliqua brièvement la stratégie établie avec le commandant. Ce dernier s'arrêterait d'abord chez le général, pour le cas où l'un d'eux aurait appris du nouveau.

- Rappelez-lui d'observer la plus grande discrétion à l'approche du Bois du Moine. Les bandits ne doivent se douter de rien avant d'être encerclés.

- Vous pouvez compter sur moi, mon garçon.

- Insistez aussi sur le fait que la vie de votre fille en dépend...

Il fut interrompu par Dobson, qui venait d'entrer, le masque à la main.

Jennie avait fait un excellent travail. Les orifices pour les yeux étaient suffisamment grands, et le masque dissimulait presque entièrement le visage du comte.

Ainsi, même quelqu'un le connaissant bien aurait du mal à l'identifier.

- C'est exactement ce que je voulais, déclara le comte avec satisfaction en se regardant dans le miroir. Il se retourna vers le général.

- Souhaitez-moi bonne chance. J'espère que j'arriverai à temps pour empêcher que ces canailles ne fassent du mal à Vanda !

Le général posa une main sur son bras.

- Que Dieu vous accompagne, mon garçon. Après un dernier salut, le comte se hâta vers l'écurie où il donna au vieux palefrenier, qui ne manqua pas d'être stupéfait par son visage masqué, des instructions qu'il n'avait pas données au général.

- Partez sur-le-champ !

- À vos ordres, milord, répondit le palefrenier en commençant à seller un cheval.

Le comte s'éloigna au galop.

Sous la lueur de la lune, la forêt prenait des couleurs et des formes d'une grande beauté. Il paraissait incroyable que le démon se soit emparé du Bois du Moine par une nuit si enchantée.

Il trouva aisément le chemin menant à l'ancienne chapelle. Les rayons de la lune passant à travers les arbres déroulaient des ombres argentées devant ses pas. Tout était silencieux, excepté, de temps en

temps, le battement d'ailes d'un oiseau nocturne.

Si les bandits avaient finalement décidé de changer de cachette, songeait-il avec angoisse, tous les plans échafaudés deviendraient inutiles.

Il commençait vraiment à croire que tout était perdu quand il crut entendre le son d'une voix lointaine. Un moment plus tard, il aperçut une lueur qu'il reconnut venir d'un feu.

Plus que quelques secondes et il retrouverait Vanda saine et sauve, espérait-il. Il priait pour qu'elle ne manifeste ni sa joie ni aucun autre sentiment en le reconnaissant. Si elle réagissait, leur arrêt de mort serait signé. Ils seraient à la merci d'hommes incapables de la moindre pitié envers leurs ennemis.

Il atteignit bientôt la clairière de la vieille chapelle. D'un coup d'oeil, il mesura la situation : six hommes étaient installés autour du feu, le septième se tenait debout. Derrière lui, Vanda était assise sur un tronc d'arbre.

Craignant sa réaction, il s'empressa de passer à l'action.

- Bonsoir, mes frères ! J'espère que je peux me joindre à vous. Et c'est avec le plus grand respect que je m'incline devant le célèbre Bill Baker !

Il fit avancer son cheval jusqu'aux pieds des bandits en voyant que plusieurs d'entre eux avaient porté la main à leur pistolet.

- Qui es-tu ? demanda Baker.

- John Garrat, pour vous servir ! Et, évidemment, un "gentleman de la route" !

Il s'exprimait d'un ton si fleuri que l'un des hommes éclata de rire. Quelques secondes plus tard, l'hilarité les avait tous gagnés.

- T'as l'air plutôt content de toi ! lança l'un d'eux.

- Mais pas autant que vous devez l'être, répliqua le comte en regardant Baker. Je vous félicite d'avoir capturé une héritière. En fait, c'est la proie que je poursuivais moi-même !

- Une héritière ! s'exclama Baker.

Le comte feignit la plus grande surprise.

- Voulez-vous dire que vous ne le savez pas ?

- Savoir quoi ?

- Qu'elle (Il pointa le doigt vers Vanda) possède une fortune d'environ dix ou quinze mille livres !

- Je pensais que son père était riche, mais...

- Elle a sa propre fortune, héritée de sa mère, l'informa le comte.

Baker se gratta pensivement le menton.

- Ça change tout... Si ce que tu dis est vrai, je n'ai pas demandé assez.

- Combien avez-vous demandé ?

- La même somme qu'on offre pour ma tête. Mille livres d'or.

Le comte leva les mains dans un signe de désespoir.

- Vous vous êtes escroqués ! Pour ma part, j'ai une procédure infaillible concernant les héritières !

- Et quelle est cette procédure ? s'enquit Baker, quelque peu froissé par l'intervention aussi soudaine que dérangeante de cet inconnu.

Le comte se frotta longuement le menton, faisant mine de peser le pour et le contre.

- Que diriez-vous, commença-t-il lentement pour ménager l'effet dramatique, si je vous indiquais comment gagner chacun mille livres ?

- Je ne crois pas qu'une telle somme nous tomberait entre les mains en quelques jours, rétorqua Baker. Et nous ne voulons pas nous attarder ici !

- Non, bien sûr que non, lui accorda le comte d'un air dédaigneux. Je repars à l'aube, et si vous n'êtes pas intéressés par mon idée, ce n'est pas moi qui vous forcerai.

- Je suis intéressé, évidemment que je le suis, dit Baker avec irritation. Ça me semble incroyable, c'est tout.

- Qu'il parle ! intervint l'un de ses hommes.

- C'est vrai ! reprirent tous les autres en chœur. Qu'il nous la dise, son idée ! Il est peut-être aussi malin qu'il en a l'air.

Des ricanements suivirent ces derniers mots.

- Très bien, céda Baker. Racontez-nous comment gagner mille livres chacun.

- Exactement de la même manière que le capitaine James Campbell.

- Campbell ? répéta Baker, cherchant dans ses souvenirs.

- Et sir John Johnson, ajouta rapidement le comte.

- Et alors, qu'est-ce qu'ils ont fait ? demanda Baker, pour qui ces noms n'évoquaient visiblement rien.

- Ils ont kidnappé une héritière et Campbell l'a épousée !

7.

Vanda avait été si choquée par les paroles de Baker qu'elle était presque paralysée de peur. Une seule chose l'obsédait : trouver un moyen de se suicider.

Soudain, un cavalier inconnu surgit dans la clairière. Voyant que ce n'était qu'un bandit de grand chemin, elle replongea dans ses sombres pensées.

Mais quand il commença à parler, elle se raidit, leva les yeux, se dit qu'elle devait être en train de rêver.

Elle connaissait cette voix. Mais ce ne pouvait être celle du comte... Cet homme portait un masque noir !

Quand il prit à nouveau la parole, elle n'eut plus aucun doute : c'était lui ! Elle avait envie de courir, de le supplier de l'emmener loin d'ici. Tandis que chaque fibre de son corps se tendait vers lui, sa raison lui disait que ce serait la pire erreur à commettre.

Car si les bandits découvraient qu'ils se connaissaient, le comte serait en grave danger. Ces sept criminels n'hésiteraient pas à le tuer sur-le-champ.

Joignant étroitement les mains, elle pria avec ferveur pour que tout se passe bien.

Pour l'instant, le comte semblait avoir mobilisé l'attention des bandits. Il craignait certainement qu'ils n'aient envisagé de changer de cachette et voulait donc éveiller leur intérêt pour qu'ils ne bougent surtout pas avant l'arrivée des soldats.

Vanda en conclut que ces derniers interviendraient sûrement plus tôt que le comte ne l'avait initialement prévu, c'est-à-dire avant le lever du jour.

Elle l'entendit ensuite parler de James Campbell et de l'héritière qu'il avait épousée de force, et se rappela lui avoir raconté cette histoire.

- Je ne crois pas que tu puisses faire ça, déclara Baker.
- Je le peux et je l'ai déjà fait, affirma le comte.
- Alors où est ton épouse ?

Le comte laissa échapper un petit rire avant de déclarer :

- Il y a des questions auxquelles je ne réponds pas.

Ce fut au tour de Baker de rire.

- Tu es vraiment culotté ! On le serait aussi si on avait quelques milliers de livres en poche, hein les gars ?

Un murmure d'approbation s'éleva. Les bandits écoutaient intensément tout ce qui se disait, comme si le comte les avait

hypnotisés.

Il se dirigea vers son cheval.

- Pour vous prouver ma sincérité, j'ai quelque chose qui parle bien mieux que les mots.

Il décrocha un petit sac de sa selle, semblable à celui qu'utilisait M. Rushman quand il payait les gages. Après l'avoir ouvert, il en déversa le contenu dans sa main. Les pièces d'or étincelèrent sous les rayons de la lune.

- Attrapez !

Il les lança théâtralement en l'air. Comme une pluie d'or, elles retombèrent dans l'herbe aux pieds des bandits ébahis qui se jetèrent à quatre pattes pour les ramasser. On aurait dit des enfants découvrant un merveilleux trésor. Plusieurs d'entre eux, n'en croyant pas leurs yeux, mordirent les pièces pour s'assurer qu'elles étaient vraies.

- C'est mon cadeau de nocces ! annonça-t-il. Deux d'entre vous doivent aller chercher un prêtre, maintenant.

- Et qu'est-ce qui nous prouve que nous aurons l'argent, une fois que tu auras épousé l'héritière ? objecta Baker.

- Il faut me croire sur parole. De mon côté, je m'engagerai par écrit à verser la somme de mille livres à chacun d'entre vous.

- Ça a l'air correct ! lança l'un des bandits, craignant que Baker ne refuse.

- Vous n'aurez rien, si vous ne vous dépêchez pas de trouver un prêtre, rappela-t-il. Il y a une église un peu plus bas sur la route, en tournant à gauche à la sortie du bois. Un prêtre vit dans la maison d'à côté.

Deux hommes se dirigèrent aussitôt vers leurs chevaux.

- Ramenez-le à cheval, leur conseilla le comte. Ça gagnera du temps.

- Tu es un sacré organisateur ! remarqua sarcastiquement Baker. D'où te viennent ces renseignements !

- J'avais tout prévu pour capturer cette héritière. Mais vous m'avez doublé.

Baker sourit, visiblement satisfait.

- Quand il y a trop de chasseurs sur un même gibier, autant réunir les forces, reprit le comte.

- Je ne suis pas contre le principe, admit Baker.

Le comte sortit de sa poche une feuille de papier, puis s'avança vers Vanda et prit place à ses côtés sur le tronc d'arbre.

Leurs regards ne se croisèrent pas un seul instant. Mais Vanda sentait frémir tout son être et était sûre qu'il comprenait.

Il n'écrivit rien sur la feuille, se contentant d'en relire pour lui-même le contenu. Puis il se leva et rejoignit Baker.

- J'avais prévu que cela vous conviendrait, dit-il en la levant à

la hauteur de ses yeux.

Baker prit connaissance des termes du "contrat".

- Ça me paraît correct, déclara-t-il finalement. Mais je me demande toujours comment tu vas y arriver.

- Une fois qu'elle sera mon épouse, sa fortune m'appartiendra légalement.

Baker hocha la tête.

- Et l'usage que j'en ferai ne regarde que moi, ajouta le comte.

Baker étudiait encore scrupuleusement le papier tandis que le comte poursuivait :

- Il serait plus sûr d'utiliser une banque à Londres. Nous conviendrons d'un rendez-vous, disons d'ici trois ou quatre jours.

Baker répugnait visiblement à se rendre à Londres.

Ils envisagèrent alors d'autres endroits de rencontre. Mais ils ne tombaient jamais d'accord. Le comte s'opposait systématiquement aux propositions de Baker.

Vanda comprit qu'il cherchait à gagner du temps.

La jeune fille guetta avec impatience le retour des bandits avec le prêtre. Comme ils s'efforceraient d'aller le plus vite possible et que l'église était proche, ils ne devaient plus tarder.

Mais elle se rappela alors que le vicaire était un vieil homme. Ils le trouveraient certainement au lit et il mettrait un certain temps à s'habiller et à les suivre.

Dans l'intervalle, le comte devrait entretenir Baker et ne pas faillir... Y parviendrait-il ?

Pour l'instant, ils semblaient s'être mis d'accord sur certains arrangements.

- Il ne nous reste plus qu'à attendre le vicaire, déclara le comte. Cela me rappelle que j'ai apporté de quoi trinquer à mon bonheur.

Des rires grossiers s'élevèrent parmi les hommes. Il y eut des remarques dont Vanda ne comprit pas le sens, mais dont la vulgarité ne faisait aucun doute.

Le comte se dirigea vers son cheval qui, parfaitement dressé, n'avait pas bougé d'un pouce, broutant simplement l'herbe alentour.

Il sortit deux des bouteilles des sacs de selle, alla les poser au sol à côté de Baker, puis retourna chercher les deux autres.

- Le marchand qui m'a procuré ces merveilles n'avait pas du tout envie de s'en séparer, remarqua-t-il d'un ton léger.

Les bandits saisirent aussitôt l'insinuation : ces bouteilles avaient été volées sous la menace.

Ils éclatèrent de rire, lançant de grasses plaisanteries sur la mésaventure du marchand.

- Je ne pouvais pas en transporter davantage, s'excusa le comte. Mais nous avons là une demi-bouteille chacun, en comptant

bien sûr les deux gars qui sont allés chercher le prêtre.

- Y t'arracheront les yeux si tu les oublies ! plaisanta l'un des hommes.

Le comte ouvrit une bouteille et la tendit à Baker. Ce dernier avala une large lampée... et sembla s'étouffer comme un poisson hors de l'eau.

- Nom de Dieu ! s'exclama-t-il quand il put à nouveau parler. Que diable as-tu mis dans cet alcool ? De la dynamite ?

- Le meilleur cognac français, entre autres... Et sans payer la moindre taxe !

La bouteille passa de main en main. Les bandits formèrent peu à peu un cercle autour du feu, que l'un d'eux ranima avec des brindilles. Bientôt, des flammes s'élevèrent vers le ciel.

La première bouteille fut vide au bout de deux tours.

Vanda voyait les yeux des hommes briller étrangement sous la lueur de la lune. Ils se léchaient les lèvres après chaque gorgée, pour ne pas perdre une seule goutte du breuvage.

Alors qu'ils allaient entamer la deuxième bouteille, Vanda entendit des bruits de sabots. Elle avait du mal à croire qu'ils avaient été aussi rapides.

Un moment plus tard, les chevaux apparurent dans la clairière.

Le vieux vicaire chevauchait derrière ses ravisseurs, vêtu de sa soutane. Il mit pied à terre, en réajustant machinalement son surplis.

Comme s'il était déterminé à affirmer son autorité, Baker s'avança vers lui d'un pas décidé.

- Bonsoir, prêtre. Je vois que vous avez accepté d'unir ces deux jeunes gens par les liens sacrés du mariage.

Il parlait à son habitude d'un ton sarcastique.

- Je n'ai pas eu le choix, répondit calmement le vicaire.

- La cérémonie peut se passer dans l'ancienne chapelle, intervint le comte. Après tout, c'est un lieu sacré.

Le vicaire ne lui accorda pas même un regard, et se dirigea dignement vers les ruines, passant entre les bandits qui n'avaient pas pris la peine de se lever à son arrivée.

Les deux hommes qui l'avaient ramené attachèrent leurs chevaux, puis saisirent la bouteille qu'un de leurs acolytes leur tendait. Ils continuèrent de boire sans retenue tout en discutant. Mais la présence du prêtre les avait tout de même poussés à baisser le ton, constata Vanda.

Le vicaire pénétra dans ce qui restait de la vieille chapelle. Une partie de l'autel existait toujours, mais le toit s'était effondré et il n'y avait plus une seule fenêtre.

Le vieil homme s'agenouilla parmi les décombres.

Le comte ôta son chapeau puis alla chercher Vanda et

l'entraîna par la main.

Debout devant l'entrée de la chapelle, ils attendirent respectueusement.

Comme s'il avait senti leur présence, le prêtre fit un signe de croix et se leva.

Ils s'avancèrent alors vers l'autel.

Se retournant, le prêtre s'adressa d'abord à Vanda:

- Désirez-vous que ce mariage ait lieu ?

- Oui... oui.

Sa voix était à peine audible. Elle se sentait soudain très intimidée. Tout se déroulait comme dans un rêve étrange, tandis que son coeur battait à tout rompre. Le comte était en train de lui sauver la vie !

Il tenait toujours sa main. La chaleur de ses doigts serrant fermement les siens la rassurait. Bien qu'elle craignît encore qu'on ne le démasquât, un petit frisson de bonheur la traversa.

Le vicaire posa une question au comte.

- John, répondit ce dernier.

Le prêtre n'avait pas emporté son livre de prières, mais il connaissait par coeur le service et l'écourta.

- Répétez après moi : "Moi, John, je consens à prendre Vanda pour épouse."

Le comte répéta lentement et solennellement les mots de sa voix profonde.

- ... "jusqu'à ce que la mort nous sépare", dit-il quelques instants plus tard.

Avait-il le sentiment de commettre un sacrilège en jouant cette comédie ? songea Vanda.

Puis elle répéta elle aussi les paroles consacrées :

- Moi, Vanda, je consens à prendre... John pour... époux.

Le comte ôta sa chevalière et la lui passa au doigt.

Il la sentit trembler à son contact, mais il savait que ce n'était pas de peur.

Ils s'agenouillèrent, et le vicaire leur donna sa bénédiction. Quand ce fut fait, il se retourna vers l'autel pour prier.

Durant l'office, les bandits avaient observé le plus grand silence. Mais ils commençaient à s'impatisser maintenant.

- Embrasse la mariée, allez, ou on le fait à ta place ! cria l'un d'eux.

D'autres cris s'élevèrent. Tous réclamaient avec force un baiser, mais avaient de toute évidence du mal à articuler. L'alcool commençait à agir...

Vanda les regardait fiévreusement, ne sachant quelle attitude adopter, quand le comte l'enlaça soudain et la pressa contre lui. La

forçant doucement à pencher la tête en arrière, il s'empara de sa bouche.

Conscient de sa terreur, il prit garde de l'embrasser très délicatement.

Mais Vanda sentit que la passion l'étourdissait et envahissait son coeur. Elle aimait le comte, et lui offrit toute son âme dans ce baiser.

Les bandits se turent une seconde, puis hurlèrent à nouveau.

Vanda ne comprenait rien à ce qu'ils disaient. Elle avait seulement la sensation que les étoiles étaient descendues du ciel pour les abriter tous deux dans un monde qui leur appartenait.

À l'instant où elle levait les yeux vers lui, des bruits leur parvinrent de la forêt.

Baker, qui était resté plus sobre que les autres, les entendit aussitôt.

Poussant Vanda à se coucher à terre, le comte se plaça devant elle.

Baker tira un pistolet de sa ceinture, faisant feu au hasard dans l'obscurité ; la balle atteignit seulement un arbre.

Un autre coup de feu retentit. Il vacilla et s'effondra au moment où l'un de ses compagnons hurlait pour le prévenir.

Des soldats apparurent alors de tous côtés dans la clairière, pointant leurs armes vers les bandits. Engourdis par l'alcool, ces derniers n'arrivaient même pas à dégager leurs pistolets. Tandis que les soldats les encerclaient, le commandant Lawson rejoignit le comte.

- Nous sommes venus aussi vite que possible, milord.

- Exactement au bon moment, le félicita le comte. Mais j'ai bien peur que vous ayez perdu le principal coupable...

Ils regardèrent le corps inerte de Baker. Son manteau ouvert laissait entrevoir une tache rouge sombre au beau milieu de la chemise.

- Il y a une prime de mille livres sur sa tête, dit le commandant Lawson. Elle vous revient évidemment, milord.

- Je propose de doubler cette somme et de la répartir entre vos hommes. Ils ont fait du très bon travail, avec la plus grande diligence, malgré leur longue journée de manoeuvres.

Les yeux du commandant pétillaient de joie.

- C'est très généreux de votre part, milord. Mes hommes se souviendront longtemps de ce jour, dit-il d'une voix vibrante d'émotion avant de se diriger vers le vicaire qui se tenait toujours devant la vieille chapelle.

Tandis que les deux hommes échangeaient une chaleureuse poignée de main, le comte s'aperçut soudain qu'il n'avait pas enlevé son masque.

Tout en s'en débarrassant, il les rejoignit.

- Merci mon père, dit-il au prêtre. Vous avez tenu votre rôle à merveille. Mlle Charlton et moi-même vous rendrons visite demain. Pour l'instant, il vaut mieux que je la ramène chez elle.

- En effet, acquiesça le vicaire. Le général doit être fou d'inquiétude.

Voyant que Vanda était trop choquée pour parler à quiconque, le comte l'entraîna rapidement vers les chevaux. Il la hissa sur Kingfisher et, comme elle vacillait, monta derrière elle. Passant un bras autour de sa taille, il la serra contre lui.

Vanda n'avait jamais éprouvé sensation plus délicieuse...

En passant devant le commandant, qui s'entretenait encore avec le vicaire, il lança :

- Merci pour le cheval que vous m'avez prêté ! Je vous laisse le soin de le ramener à la caserne.

Après les avoir salués une dernière fois, il s'engagea lentement sous le couvert des arbres. Peu après, ils atteignaient le parc de Wyn Hall.

Là, à la surprise de Vanda, il s'arrêta.

- Vous sentez-vous bien ? demanda-t-il doucement.

La tête posée contre son épaule, elle se renversa en arrière pour le regarder.

- Vous avez été merveilleux ! Vous m'avez sauvé la vie !

- Je mériterais d'être fusillé pour ne pas m'être rendu compte plus tôt du danger que vous couriez ! Comment n'ai-je pas pensé qu'ils se retourneraient contre vous s'ils ne mettaient pas la main sur moi ?

- J'envisageais de... me suicider quand vous êtes arrivé.

Il resserra son étreinte. Puis, comme si les mots étaient impuissants à la rassurer, il se pencha vers ses lèvres. Il l'embrassa et Vanda se sentit transportée au septième ciel.

Sa peur et son angoisse semblaient s'être magiquement évanouies.

- Je... vous aime, je vous aime, murmura-t-elle, frémissante.

- Moi aussi, et j'ai failli vous perdre ! Vanda s'éveilla tard le lendemain matin.

Il lui avait été difficile d'aller se coucher, la veille, alors qu'il y avait tant de choses à raconter à son père et à M. Rushman.

Ces derniers, qui avaient attendu leur retour dans la pire des angoisses, avaient évidemment voulu en savoir plus sur toute cette aventure.

Vanda avait passionnément écouté le récit du comte.

Après qu'elle avait quitté la caserne, il n'avait pas tout de suite envisagé qu'elle pût être en danger. Il n'y avait pensé que plusieurs heures plus tard, au retour du sergent-major.

Il n'avait pas imaginé une seconde qu'elle serait assez téméraire pour traverser seule le parc. L'idée que les bandits s'empareraient d'elle à sa place ne l'avait pas non plus effleuré.

Pendant qu'ils préparaient leur stratégie d'attaque, le commandant Lawson avait déclaré :

- Je me suis gardé d'en parler devant Mlle Charlton, mais Baker et sa bande ont causé de très graves dommages dans plusieurs de nos hameaux.

Voyant que le comte l'écoutait avec la plus grande attention, il avait poursuivi :

- Il n'y avait pas d'argent à prendre, et Baker préfère l'argent à tout autre butin.

Il s'était interrompu un instant avant de conclure sombrement :

- Ces monstres ont violé les jeunes filles et assassiné les hommes qui essayaient de s'interposer.

- Je comprends pourquoi vous voulez à tout prix la tête de ce Baker, avait remarqué le comte.

Ils avaient continué de travailler jusqu'au moment où le comte avait su, presque aussi sûrement que s'il l'avait vu de ses yeux, que Vanda était en danger.

Il l'avait trouvée pleine de charme et d'humour ! Et extrêmement belle aussi... Une sorte d'affinité semblait les lier. Peut-être parce qu'ils se connaissaient depuis l'enfance.

Il avait l'impression étrange d'être proche de Vanda au point de lire dans ses pensées, comme s'ils faisaient, d'une manière qu'il ne s'expliquait pas, partie l'un de l'autre.

Tandis qu'il chevauchait à bride abattue en direction de la maison du général, il s'était souvenu de l'histoire du capitaine James Campbell. Comment il avait épousé de force sa captive...

Les plus grandes craintes s'étaient alors emparées de lui.

Si les soldats n'arrivaient pas à temps, Baker pourrait mettre le village à feu et à sang, et lui ou l'un de ses hommes s'attaquerait sans aucun doute à Vanda. Et Dieu seul savait quelles atrocités ils lui feraient subir !

Quand le général lui avait appris que sa fille avait été enlevée, il s'était juré de la sauver, même s'il devait y laisser la vie.

Comme à son habitude, face à l'adversité, il avait gardé calme et maîtrise de soi. Une sorte de sixième sens le guidait toujours dans les situations d'urgence.

Il avait envoyé le palefrenier chez le vicaire. Une fois prévenu, celui-ci serait en mesure de jouer le rôle qu'on attendait de lui.

Puis il avait quitté le général, l'exhortant à recommander la plus grande prudence au commandant.

Vanda avait écouté le comte avec fascination. Lui, et lui seul,

avait trouvé la solution pour la sauver. Elle aurait volontiers passé toute la nuit à entendre et réentendre le récit de son héros, mais elle avait l'air si épuisé qu'il avait insisté pour qu'elle monte se reposer.

Il l'avait accompagnée jusqu'à la porte de sa chambre. Là, il l'avait prise dans ses bras et l'avait embrassée jusqu'à ce qu'elle sente sa tête tourner.

- Dormez bien, ma chérie, avait-il murmuré. Vous êtes en sécurité maintenant. Demain, nous aurons tout le temps de nous voir.

Il l'avait embrassée à nouveau, puis lui avait ouvert la porte et l'avait doucement refermée derrière elle.

Le coeur battant à tout rompre, elle avait écouté ses pas s'éloigner dans l'escalier. Puis, elle avait pleuré. Des larmes d'intense bonheur...

À présent, le soleil brillait, et Vanda se sentait plus heureuse qu'elle ne l'avait jamais été.

Elle s'habilla en hâte, choisissant sa plus belle robe pour plaire au comte. Devrait-elle mettre plutôt sa tenue d'équitation et le rejoindre à Wyn Hall ?

Ce fut alors qu'elle se demanda pour la première fois s'ils étaient vraiment mariés. La cérémonie n'avait-elle été qu'une mascarade destinée à piéger les bandits ?

"Je l'aime, songea-t-elle. Mais pourquoi m'aimerait-il en retour ? Nous nous connaissons à peine..."

Elle eut soudain l'impression de sortir d'un rêve, un rêve magique, trop beau pour se réaliser dans le monde réel.

Et, comme pour confirmer ses doutes, elle se souvint de l'issue du mariage entre l'héritière et le capitaine Campbell : il avait été annulé par proclamation royale.

Le ciel sembla soudain s'obscurcir.

Elle s'était imaginé que leur mariage était légal et que le comte l'avait embrassée par amour. Mais n'importe quel homme, après une telle aventure, l'aurait embrassée de joie. Ce mouvement prouvait seulement qu'il était heureux d'avoir si bien mené son action.

Plus elle réfléchissait, plus sa naïveté et sa présomption lui semblaient flagrantes.

La tête basse, elle descendit au rez-de-chaussée. Il était trop tard pour demander un petit déjeuner, mais de toute façon elle n'aurait rien pu avaler.

La maison baignait dans un silence total, puisque son père devait être à son bureau.

Elle entra dans le grand salon. Les rayons du soleil pénétraient à flots par le balcon. Et pourtant, Vanda avait l'impression d'être plongée dans un épais brouillard, un univers obscur où chacun de ses pas la perdait un peu plus.

Que pouvait-elle faire ? Que pouvait-elle dire à l'homme qu'elle aimait déjà plus que sa vie ?

Elle ne voulait surtout pas le piéger, l'obliger à subir une union qu'il ne souhaitait pas.

Des dizaines de femmes avaient sans doute dû s'y employer, à Paris comme à Londres. Mais elle ne faisait pas partie de cette sorte d'intrigantes prêtes à tout pour conclure un beau mariage.

Elle serait très claire avec lui : s'il souhaitait retrouver sa liberté, elle ne s'y opposerait en aucune façon.

À Wyn Hall, le comte fut matinal, comme à son habitude. Sur les champs de bataille, il avait appris à se contenter de peu de sommeil.

La veille, il avait pris Kingfisher pour rentrer, puisque celui-ci était déjà sellé et qu'il se faisait très tard.

Quand il était arrivé chez lui, après sept années d'absence, le valet de garde s'était dépêché d'aller réveiller Buxton.

Ce dernier avait bondi du lit. Quelques minutes plus tard, impeccable dans son habit de majordome, il s'était présenté devant le comte avec sa retenue et son flegme coutumiers.

- Je regrette de n'avoir pas été là pour vous accueillir, Milord. Mais nous ne vous attendions plus, à cette heure.

- Ne vous excusez pas, Buxton. Une curieuse aventure m'a retardé. Vous en entendrez sans doute parler des centaines de fois à l'avenir, mais sachez que je viens juste d'aider l'armée à capturer la bande de Baker. J'ai aussi appris que ces bandits avaient établi pendant plusieurs jours leurs quartiers dans l'aile ouest.

Buxton souhaita évidemment connaître les détails de l'histoire. Puis, s'inquiétant que son maître n'ait pas dîné, il fit réveiller le chef et deux serveurs.

Il était près de trois heures du matin quand le comte regagna enfin sa chambre et sombra dans un profond sommeil.

À présent, tandis qu'il descendait l'escalier, ses pensées étaient tournées vers Vanda. Il décida de lui rendre visite tout de suite après le petit déjeuner. Ce serait aussi l'occasion de lui ramener Kingfisher et de récupérer ses chevaux.

En passant devant les fenêtres de l'entrée, il aperçut une chaise de poste dans la cour. Un valet s'y précipita et revint avec une lettre.

Un coup d'oeil sur l'écriture lui suffit pour en connaître la provenance. Il prit le temps d'aller s'installer dans la salle à manger et de se servir une tasse de café avant de la lire.

Pourquoi Caroline l'avait-elle envoyée par chaise de poste ? C'était un moyen de communication très coûteux, habituellement réservé aux urgences.

Il eut bientôt la réponse.

Caroline l'informait qu'elle avait prévu une grande réception à Wyn Hall, pour le week-end suivant. Comme elle le lui avait déjà précisé, le prince-régent se ferait un plaisir d'y assister. La lettre se poursuivait ainsi :

"J'espère que vous ne serez pas en colère contre moi, très cher Neil, mais j'ai annoncé à son Altesse que nous étions secrètement fiancés. Il a promis de n'en parler à personne."

Le comte fixa un moment le vide, les yeux noirs de colère. Puis il éclata de rire et jeta la lettre sur la table.

Il avait trouvé la réponse à son problème en résolvant celui de Vanda.

Il était libre maintenant !

Hier, craignant de la perdre, il n'avait pensé qu'au moyen de la sauver. Pas une seconde l'idée que Caroline ne représentait plus une menace ne l'avait effleuré. En fait, il ne lui avait pas accordé une seule pensée.

Aujourd'hui, il était amoureux et marié à l'élue de son coeur ! La moindre réception à Wyn Hall était exclue tant que sa lune de miel ne serait pas achevée !

Il allait immédiatement écrire au régent ce qui s'était passé. Son Altesse Royale serait enchantée d'avoir la primeur de l'information.

Bien que le comte détestât la publicité, il ne pourrait empêcher que la nouvelle de cette capture ne défraye la chronique. Qu'il le veuille ou non, il serait porté au rang de héros national.

Et son union si romanesque avec Vanda, dans les ruines d'une ancienne chapelle, ferait palpiter le coeur de toutes les femmes.

Quoi que puisse dire Caroline, plus personne ne l'écouterait.

Après avoir écrit au régent, il remit la lettre à l'un de ses valets, qui l'apporterait à Carlton House. Il fit ensuite seller Kingfisher et se mit en route pour la maison du général.

Il avait toujours adoré son domaine, mais en avait oublié la splendeur. Le parc était vraiment magnifique sous le soleil. Les fleurs printanières, les canetons sur le lac, les corneilles nourrissant leurs petits au sommet des arbres... tout semblait lui dire qu'il commençait une nouvelle vie. Une existence bien différente de celle qu'il avait connue ces dernières années, pleine de souffrances et de dangers.

Arrivé chez le général, il laissa Kingfisher à l'écurie et entra dans la maison sans s'annoncer.

Il pressentait que Vanda serait dans le grand salon. Et c'est effectivement là qu'il la trouva, debout devant la fenêtre, sa superbe chevelure brillant comme une cascade d'or sous le soleil.

Elle ne l'entendit pas entrer, ni s'approcher, et ne se retourna que lorsqu'il fut à sa hauteur.

Il crut d'abord voir des étoiles étinceler dans ses yeux. Puis ses paupières battirent et elle fit une révérence.

- Avez-vous passé une bonne nuit ? demanda-t-il d'une voix grave.

- J'étais très... fatiguée. Je suppose qu'il en était de même pour vous.

- Oui, mais j'étais aussi très heureux. Vous étiez sauvée et c'était tout ce qui comptait.

Vanda détourna le regard.

- Je vous suis vraiment très reconnaissante de... m'avoir sauvée. Mais je suis sûre qu'il vaut mieux que personne ne sache... comment vous l'avez fait.

- Je ne comprends pas...

- Je ne parle pas de la manière dont vous avez piégé les bandits, mais de... notre mariage.

Elle butait sur les mots et ses joues étaient roses de confusion.

- En avez-vous honte ?

- Non... bien sûr que non. C'était un moyen très ingénieux de me venir en aide, mais cette union est... illégale.

- Je ne vois pas pourquoi ! La cérémonie s'est déroulée dans un lieu sacré. Mon nom de baptême est John, et comme nous dépendons de la même paroisse, nous n'avions pas besoin d'une autorisation.

Vanda prit une profonde inspiration.

- Mais... mais vous voulez être libre.

Le comte sourit.

- Je n'ai jamais dit cela.

- Vous me connaissez à peine.

- Depuis dix-huit ans, si je ne me trompe. Et il existe une raison plus importante que le temps.

- Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle avec curiosité.

- Que vous êtes exactement la femme dont je rêvais pour m'occuper de Wyn, et de moi bien sûr.

Elle l'interrogea du regard, comme si elle ne pouvait croire ce qu'elle venait d'entendre. Alors il la prit dans ses bras.

- Êtes-vous si pressée de vous débarrasser de moi ?

- Je vous aime, murmura Vanda. Mais je suis sûre aussi que beaucoup d'autres femmes seraient... un meilleur parti pour vous.

Il eut un rire à la fois ravi et plein de douceur.

- Comment pouvez-vous être si modeste ? La première fois que je vous ai vue, il y a seulement un jour de cela ?, j'ai pensé que vous étiez la femme la plus désirable du monde.

- Vous l'avez vraiment pensé ?

- Je vous le jure sur ce que j'ai de plus sacré, dit-il en la serrant plus fort contre lui. Je suis tombé amoureux de vous sans le savoir... jusqu'au moment où j'ai cru que je vous avais perdue.

- Oh, Neil !

Ils se dévoraient des yeux, leurs regards brûlaient d'amour. Puis, doucement, le comte se pencha pour l'embrasser.

Il le fit très tendrement et reçut en retour tant d'innocente douceur qu'un désir plus brûlant que jamais s'empara de lui.

Son baiser se fit plus insistant, plus exigeant, les laissant tous deux à bout de souffle.

- Si vous essayez de m'échapper, je vous jure que je vous emprisonnerai pour toujours, murmura-t-il.

- C'est ce que je souhaite le plus au monde.

- Je suis un bandit de grand chemin qui ne veut que votre cœur pour butin. Je vous ordonne de me le livrer, si vous tenez à la vie !

- Il est à vous. Il l'a toujours été. Je vous adore depuis ma plus tendre enfance.

- Alors aimez-moi toujours, car j'ai besoin de vous. Sans vous, mon existence ne peut plus avoir de sens.

Il l'embrassa à nouveau et avec tant de fougue qu'ils en restèrent étourdis et s'affaissèrent sur le sofa.

Comblée, Vanda posa la tête contre son épaule.

- Puisque vous êtes ma femme, je vous ramène avec moi à Wyn Hall, déclara le comte. Et, si vous le voulez, nous irons dès demain inspecter mes autres propriétés dans la région.

- Tous les deux..., seuls ?

- Nous sommes en lune de miel, mon amour. Personne, non, personne, ne nous dérangera jusqu'à notre retour.

- Vous avez beaucoup à faire à Wyn Hall.

- J'en suis conscient, mais il est encore plus important que je fasse connaissance avec mon épouse. Vous passerez toujours avant tout, ma chérie.

Vanda lui sourit, rayonnante de bonheur. Puis une ombre passa sur son visage.

- Votre famille... ne sera-t-elle pas déçue de votre choix ?

- Au contraire. Ils seront enchantés. La grande majorité connaît et admire votre père. Quant à votre mère, je crois pouvoir l'affirmer qu'ils l'aimaient beaucoup.

Il l'embrassa sur le front avant d'ajouter :

- Nous fonderons la plus belle des familles.

Vanda rougit et cacha son visage au creux de son cou.

- J'ai toujours pensé... qu'il était triste d'être enfant unique, comme vous et moi.

Nous aurons beaucoup d'enfants et transformerons l'aile ouest en une immense nursery. Ainsi, plus aucun bandit de grand chemin ne pourra s'y installer.

- Taylor m'a dit qu'ils sont venus ici pour cacher leur butin, se souvint Vanda.

- Nous irons voir s'il y a quelque chose. Mais, comme le commandant Lawson l'a dit, Baker n'était intéressé que par l'argent.

Il la serra un peu plus contre lui.

- De toute façon, ce butin, si nous le retrouvons, ira au profit des blessés de guerre. Ils ont été renvoyés chez eux sans même une pension !

- Je savais que cela vous rendrait furieux.

- J'ai l'intention de soulever ce problème à la Chambre des lords.

Il lui déposa un baiser sur le bout du nez avant de poursuivre :

- Et je suis sûre, ma chérie, que vous trouverez des idées pour réunir des fonds d'aide aux plus démunis.

- Je ferais n'importe quoi pour vous, murmura-t-elle. J'aimerais tant vous être utile dans tout ce que vous entreprendrez.

- Vous serez partout et toujours à mes côtés, et vous m'aimerez. Voilà mon plus grand projet d'avenir !

- Il sera facile à réaliser, je vous aime et ne cesserai jamais de vous aimer, de vous le répéter. Je vous aime, je vous aime...

- Si vous le dites encore...

Il s'empara de ses lèvres avec ferveur, pressant Vanda de plus en plus fort contre lui. Il n'avait jamais désiré une femme avec autant de passion. Parce qu'il n'avait jamais connu de femme comme elle.

Vanda était la perfection et la pureté réunies. Il tuerait quiconque oserait la toucher !

- Vous êtes à moi, à moi !

Il la parcourait de baisers, exigeant toujours plus. Mais Vanda ne craignait plus cet élan que l'amour excusait, union sacrée de deux êtres ne formant plus qu'un.

- Je vous aime, je vous aime, murmurait-elle inlassablement.

Leur amour ne s'éteindrait jamais, mais ne ferait que croître au fil du temps. Car ils ne pouvaient s'en défendre, et devaient se rendre à lui, comme on se rend à une volonté de Dieu.